

# Nos désirs sont vos désordres

Maquis

## Table des matières

– Art? Poètes? Tics? .....	3
– Beaucoup plus que des sons .....	8
– Quand la culture dégouline... í í í í í í í í í í í ..	11
– Equiliberté .....	15
– Du fol orgueil de rester anonymes.....	22
– Afriques .....	30
– Slurp .....	31
– La sale gueule du travail .....	33
– Virez-nous tous ! .....	42
– Si riche de rien .....	44
– Les candidats à l'importance .....	46
– Ah, caill'ra, caill'ra, caill'ra !.....	51
– Quand cynisme rime avec conservation, Diogène se retourne dans sa tombe.....	59
– Affres d'affreux freux.....	67
– La folie nous guette-t-elle ? .....	68
– Le retour des bandits .....	71
– Le cerveau sec .....	73
– Le troubadour la mort trouva .....	76
– La vérité sur le mensonge de l'âge .....	85
– Gens de drauche et gens de guôte .....	88
– Malpollinaire .....	92
– Mon bon dieu .....	93
– Muerte .....	99
– Un somme nié .....	100

## Art? Poètes? Tics?

Nous aimons écrire parce que nous aimons lire, et aimer lire, ce n'est pas forcément *dire* que l'on aime lire, même si cela reste très bien vu, quoiqu'on raconte. Nous n'avouons, dans un murmure, l'amour de certains livres qu'avec l'infinie pudeur<sup>1</sup> de rationalistes qui, inquiets mais amusés, décèleraient en eux l'ombre insolente d'un doute mystique. Mieux vaut bien sûr en rire : le plaisir de traquer la contradiction jusqu'à ce qu'elle se trouve elle-même contredite, de chercher sans répit à comprendre d'insondables et merveilleux mystères n'a pas d'égal. Tant de non-sens forcent à une humilité qui serait celle des dieux s'ils nous faisaient la politesse d'exister. La lassitude de toutes les hypothèses peut aussi être grisante.

Il est des messages que nous dirions «magiques» car merveilleux, et ils n'ont nul besoin d'être couchés sur le papier et encore moins prisonniers d'une reliure pour l'être. Les poèmes ne sont que des idées bien habillées de mots et peuvent se dénicher à peu près partout, pour peu que ceux qui les composent soient un brin généreux. Du babil enfantin aux colères sur les murs, des silences amoureux aux bons mots d'un ami, du sourire d'un quidam aux regards que l'on lit, les fulgurances artistiques nous cernent et nous accompagnent, au grand dam de ceux qui disent en faire leur métier. On comprend qu'ils aient tout intérêt à ce qu'il en reste un.

Nous avons pour notre part fait le choix discuté de regrouper des textes dans cet ouvrage pour qu'ils jouissent du pouvoir spectaculaire<sup>2</sup> du livre et qu'ils aient ainsi une chance d'avoir l'air sérieux et respectable<sup>3</sup>. Et puis, en écrivant des livres, nous aimerions «convaincre» ceux qui lisent : résonner chez ceux qui aiment lire et réfléchissent et faire réfléchir ceux qui disent aimer lire mais ne réfléchissent pas. Notez que ces derniers gardent toute notre sympathie : ils ont le mérite d'oser perdre du temps<sup>4</sup>.

Nous ne mettons bien sûr pas tous les livres dans le même sac. Ceux que l'on aime lire exhalent un parfum de vie. Nous espérons, car nous ne sommes

---

<sup>1</sup> *Les lecteurs de (grande) surface sont rarement pudiques car au fond, quand ils parlent des livres, ils ne parlent pas d'eux ; ils feignent se satisfaire de ressasser ce que d'autres ont dit à leur place, ou ce qu'ils ont entendu que d'autres disaient à leur place... Bref, bien peu d'idées leur appartiennent vraiment et leur compagnie lasse. Quel bonheur, par contre, de pouvoir se mettre à nu entre lecteurs aussi audacieux que pudiques...*

<sup>2</sup> *Au contraire des paroles, un texte est toujours trompeur : quel que soit son potentiel de rage ou de subversion, son vernis est lissé et les aspérités, accidents et aléas de sa mise en forme, bien que signifiants, disparaissent au profit d'une cohésion qui n'est qu'apparente. Entre nous soit dit et même si ça fait péteux.*

<sup>3</sup> *La plupart des auteur-e-s des textes qui suivront «souffrent» d'un cruel déficit de respectabilité. Ils en sont bien aise.*

<sup>4</sup> *Sans doute devraient-ils s'essayer à le perdre de façon plus efficace d'une autre manière. Il y en a des milliers.*

pas toujours modestes, que c'est ce même bouquet qui nous pousse à écrire. Il est très doux de fréquenter ce que nous appelons, par paresse guillerette, la vie. Si doux que lorsqu'elle séduit, on décide souvent de la défendre et de la répandre. A défaut de talent, cela demande autant d'ambition que d'humilité.

Il arrive que d'entre ces trois qualités, les deux plus nobles manquent aux contemporains qui publient. Cela ne nous ennuie que dans la mesure où leurs produits deviennent si envahissants qu'ils risquent de nous gâter l'esprit. Les poètes minuscules, plus spongieux que pongiens, qui enjoignent leurs semblables à se contenter de ce qu'ils ont en faisant le contraire, nous chiffonnent. Les écrivains industriels plus qu'industriels, qui font passer pour nouveau le pire du poussiéreux et qui ont souvent plusieurs métiers mais ne savent rien faire, nous consternent. Ils ne méritent bien souvent de leur qualité que la dernière syllabe. Rien ne nous afflige cependant plus que ceux dont l'unique vrai talent est de tenter de se soigner en rendant leurs lecteurs malades et qui répètent à l'envi que la seule issue pour tous est la résignation d'un seul.

Ces quelques postures enviées et pourtant bien méprisables s'accordent à merveille aux paresseuses modes idéologiques contemporaines. La caractéristique commune des scribouillards cités ci-devant est d'avoir recours au mensonge, secours des esprits faibles. Non contents de prendre part à un piteux spectacle en produisant des livres, ils aggravent leur cas en venant mentir, si transparents, dans les médias de masse. Ils cèdent la plupart du temps aux injonctions de leurs conseillers en épicerie qui exigent d'eux un portrait en quatrième de couverture. Ce qui pourrait passer pour un détail est fondamental pour que leurs admirateurs, gourmands d'icônes, puissent reconnaître et adorer avec passivité la vieille lune du littérateur aussi vilain qu'érudit ou de l'écrivain certes superficiel, mais si séduisant! Ces portraits ne sont que les prurits d'ego démesurés. Nous sommes aussi beaux et séduisantes, mais serions très angoissés à l'idée de croiser nos doubles souriants et schizophrènes au détour d'une rue, sur les autobus ou dans les magazines.

Il nous est pourtant difficile de mépriser des semblables. La pire des vanités parvient rarement à masquer une fragilité presque touchante. Et puis, après tout, la soif de célébrité n'est qu'un des cruels malentendus de notre époque : il faut être soi-même capable d'admirer aveuglément pour désirer être admiré aveuglément. Il faut être capable d'adhérer à un mensonge pour avoir la volonté de devenir une illusion et dans un cas comme dans l'autre, on reste confusément mais assurément triste.

La tristesse, nous objecteras-tu, est chose bien subjective... La non-pensée contemporaine la situe du côté de ceux qui ne gagnent jamais, du côté de la masse et du dénuement. La plus amère victoire des maîtres de nos sociétés est d'en avoir convaincu tous leurs esclaves. Nous conviendrons pour notre part volontiers - ne pas le faire relèverait du déni de « réalité »- qu'il doit y avoir un peu de vérité dans cet inquiétant état de choses. Mais on peut avoir un peu raison et rester malgré tout dans l'erreur. Cela permet d'avoir tort avec

plus d'assurance. C'est la force de ceux qui disent raisonner en s'y refusant si personne ne les rétribue pour le faire.

Ces ternes penseurs, qui estiment écrire à contre-courant<sup>5</sup>, en prenant bien soin de ne distiller que des idées majoritaires, exaltent l'Individu et en tirent des conclusions souvent bien peu rigoureuses. Chaque individu est certes la somme de sa conscience et de son expérience. Nous sommes sans exception semblablement différents, objectivement subjectifs. Ce constat suffit à redouter toute velléité d'uniformisation qui ne peut être qu'autoritaire. Mais l'idée très répandue selon laquelle les différents s'opposent est un raccourci du même acabit que la sotte dichotomie qui sépare l'individuel et le collectif. Au risque de fâcher ceux qui croient trouver leur compte dans une compétition absurde, ou de faire rire jaune cocu ceux qui n'ont jamais eu la chance de le vérifier, ce qui est bon pour moi est souvent bon pour les autres, ou en tout cas meilleur.

Les donneurs de leçons éculées adorent critiquer l'appât du gain : « on ne mange pas de ce pain-là » se défendent-ils la main sur le cœur, ajoutant aussitôt « malheureusement, on a rien trouvé d'autre pour faire tourner le monde ». Nous en sommes bien peinés pour eux et leur rappelons que l'économie n'est pas l'art d'amasser, mais d'administrer. L'argent a été une formidable invention, si utile qu'elle en était poétique. Mais qui oserait affirmer qu'il peut remplir une vie ? S'il est une vérité partagée par les riches, du moins ceux qui ne sont pas devenus fous, c'est bien que l'argent est d'autant plus dangereux que les crétins croient qu'il fait le bonheur.

Les plus religieux de nos contemporains ont du mal à se défaire d'une balourde soif d'absolu. Ils se sentent déborder d'altruisme, et sont convaincus qu'il vaut mieux adhérer à un mensonge aussi généreux que béat qu'à toute vérité relative. Cela demande certes beaucoup moins d'efforts. On commet les pêchés qu'on peut. Débiter le monde en tranches de « Bien » et de « Mal », ou au contraire d'effets et de causes n'a jamais permis de résoudre le mystère de la vie.

Enfin, pour en finir avec un malentendu très à la mode, il nous faut bien évoquer la trame de la séparation, et à cet effet recourir à des métaphores inévitablement déloyales... Malgré quelques tentatives plus ou moins malheureuses, l'Histoire renâcle à se diminuer sur un écran. En matière de comédie, le rôle le plus inconfortable reste, malgré tous les paradoxes que cela comporte, celui des spectateurs. Le rôle de ceux qui n'ont pas conscience de choisir un rôle. Le rôle de ceux qui l'ont choisi et font mine de se demander pourquoi ça coince.

Reconnaissons au moins un mérite aux idéologues dominants de notre époque: ils ont en grande partie réussi à transformer leurs tristes délires en réalité objective et bien paradoxale. Notre époque nous permet presque tout,

---

<sup>5</sup> *Il faut toujours paraître « nouveau », même si l'on ne fait que recycler. Pourtant, l'« inédit », n'existe qu'à partir du moment où il est reconnu comme tel. Il est alors déjà trop tard.*

mais jamais surpuissance n'a si richement rimé avec impuissance. Tout est possibles, et ils nous somment de rester convaincus de notre incapacité à agir sur nos destins individuels et collectifs. La réalité résiste pourtant partout à cette poisseuse croyance. Foin de fausses modesties, nous essaierons de contribuer à la construction d'utopies créatrices en y apportant nos pierres poétiques, nos briques philosophiques et nos pavés rieurs.

Notre plus grande crainte est que nos idées soient acceptées sans être comprises<sup>6</sup>. Une idée meurt dès que l'on s'en contente et ne doit servir qu'à être dépassée. Ce processus est l'espoir de tout artiste honnête. Les idées doivent se soumettre à la dérive permanente de l'échange le plus direct possible pour la bonne et simple raison que sans toi, lecteur, elles n'existent pas.

Nous savons que nos idées ne sont pas toujours faciles à comprendre et nous en félicitons à plusieurs titres. Il n'est pas certain qu'une même idée puisse être comprise par deux personnes de la même façon et surtout, nous nous gaussons de tous les exégètes exclusifs qui exhibent leurs privilèges culturels avec autant de jalousie et de vulgarité que leurs privilèges sociaux. Contre les aristocrates de la pensée, engoncés dans leur obsession de reconnaissances<sup>7</sup>, nous sommes des sans-culottes qui appelons le peuple à écrire, parler, chanter et danser plutôt qu'à lire, écouter ou regarder les produits du marché. Ensemble, faisons danser la carmagnole à tous ceux qui croient et voudraient nous faire croire que la vie est à vendre, ou que la poésie est affaire de classes. Mais attention ! Il ne suffit pas de le dire. Il vaut mieux se taire et le penser...

Conformistes, devenez<sup>8</sup> avant-gardistes et anticipez la pitoyable disparition des idées aujourd'hui majoritaires... L'idéologie marchande était peut-être à l'origine généreuse et lucide, mais ses avatars s'entêtent depuis trop longtemps dans l'échec.

La morgue des marchands et la bêtise de leurs valets organisateurs du silence devient, à notre grand joie, insupportable.

Ils ont oublié le rêve et n'obéissent qu'à la résignation et la menace du pire pour défendre ce qu'ils croient être leurs intérêts<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> *Les idées mal comprises, on finit toujours par leur faire plus de tort que de bien. On le voit bien avec 68 : Ceux qui n'ont rien compris (donc pas vécu grand-chose) à cette époque le regrettent et s'en vengent toujours aujourd'hui, après avoir rongé leur frein pendant des années. Mais ils sont aidés en cela par ceux qui ont cru y comprendre quelque chose, mais qui n'ont en réalité été que des conformistes de l'anticonformisme. Ils dénoncent aujourd'hui ces contradictions comme celles d'une génération, alors qu'elles n'ont été que les leurs. Mais nous ne voudrions pas radoter Hocquenghem ; un demi-siècle plus tard, en dépit des apparences, les plus morts ne sont pas ceux que l'on croit...*

<sup>7</sup> *« Reconnaissance » aux deux sens du terme: qu'ils ressentent un impérieux besoin d'être aimés, personne n'en doute... Mais comment découvrir ou rencontrer lorsque l'on s'entête à vouloir « re-connaître » ?*

<sup>8</sup> *Et pardonnez-nous l'usage autoritaire de l'impératif. Il ne s'agit ici que d'un conseil...*

<sup>9</sup> *D'un point de vue stratégique, il vaut certes mieux travailler à s'entendre avec tous les terriens que céder à la prétendue cohérence de concourir avec tous ses semblables.*

Précipitez-donc l'agonie de ce très vieux monde qui se maquille en jeunesse, qui feint d'ignorer que son rimmel dégouline et que son gras crépit de fond de teint ne suffit plus à masquer ses fics et ses flics.

Ne perdez pas de temps: le monde des marchands se fissure de toute part, car bien qu'ils clament le contraire, les marchands ont peur.

Un sentiment à ce point stérile<sup>10</sup> n'a jamais pu être érigé en fondement d'une civilisation.

La peur est toujours une décadence. Elle se décline en milliers de solitudes qui frayent avec la mort.

Navrés. Nous préférons la vie.

---

<sup>10</sup> *Entendons-nous bien : la peur est toujours vaine pour ceux qui l'éprouvent, pas pour ceux qui l'entretiennent...*

## Beaucoup plus que des sons

*« Sans la musique, la vie serait une erreur »*

*“I want to disturb my neighbor  
Caus’ I’m feeling so right  
I want to pull up my disco  
Blow them to full watts tonight”*

*Aux musicien-ne-s, à tout le monde,*

Commune à tous les âges, du nôtre aux plus lointains  
car élevant les âmes, elle réchauffe les corps ;  
feu dans la nuit glaciale, abri dessous l’orage,  
preuve qu’il n’y a pas plus divin que l’être humain.

Luxe offert aux oiseaux, aux vents et aux rivières,  
aux mouches et aux plantes, pour qui sait écouter...  
Perle volée par l’Homme, soit aussi par la Femme  
arrachée au mystère, technique autant qu’instinct.

Ritournelle infinie qui, plus que la pensée,  
bariole, mêle et tolère des brins de certitude.  
Contraires qui n’en sont pas, antipodes apparents,  
vérité qui devient, devenir vérité.

Sans avenir ni passé, voilà bien la musique  
qui te réclame entier, réel et débordant.  
Infidèle caresse, elle peut s’offrir à d’autres  
mais sans nous ne pourrait plus jamais être au monde.

A ce point inutile que, savant ou profane,  
personne ne pourrait sans remords s’en passer,  
la musique est un monde magique et débonnaire,  
océan de chatouilles qu’il suffit d’écouter.

De même qu’une couleur peut aussi être note,  
un rythme doit pouvoir se faire respirer.  
Les mélodies se goûtent, la musique est humeur,  
correspondances exquises que nul ne peut nier.

Ainsi le sol est-il à la fois terre et feu



air que nos bouches sifflent, alchimie ou monnaie  
Le si gras de possibles, le do bien trop soumis,  
Le mi songeur et triste, le fa doux aliéné...

Mais cessons aussitôt nos singeries rimbaldiennes ;  
si son ami voyait entre la poésie,  
le chant de quelques notes, coins de ciel étoilé,  
nos horizons respirent cent fois leur liberté.

Tempête d'impulsions qui transporte et attise  
décuple les matins, gonfle les dimensions ;  
la chanson est olympe où confluent des contraires  
où tout devient nouveau, inouï mais deviné.

Puissance incontrôlable et liberté rétive  
à toute règle idiote qui voudrait la figer.  
Subversion souriante de toutes les morales ;  
la vie ne survit pas quand elle est suturée.

Art irrévérencieux autant que magnanime  
qui chamboule et chahute les baudruches encroûtées.  
Enigme qui s'écoute, miracle à fabriquer,  
création véritable, animant à créer.

Nous sommes tous musiciens, sauf ceux qui ont peur  
qui ne savent pas se taire, encore moins écouter.  
S'offrir à la musique, c'est être un peu poète,  
c'est faire rimer grandeur avec simplicité.

Les mélodies se jouent et les rythmes ricanent,  
des découpeurs en deux, sépareurs séparés.  
Populaire ou savante ? La musique déborde  
tous les fous qui la font la laissent pulluler.

Elégance qui invite, culte plus qu'éclectique,  
exact contre-pied du malingre spectacle ;  
la musique t'exhorte à faire plus que survivre  
à te joindre à la fête, décider de ton sort.

Grimpe de quelques tons, tu deviendras sublime,  
traversé de mystères, grimace ta chanson...  
Oublies la crainte et crie, tu seras plus vivant  
que tous ceux qui silencent, ne font que regarder.

Chante seul si tu le peux ; le chant peut être unique.  
Tu raviras alors un public invisible.  
Chante en cœur et alors, un sabbat alchimique  
transformera en or le plomb des solitudes.

Si tu n'es pas serein, en paix avec toi-même,  
explosif et ravi de vivre et d'exister,  
ta voix te trahira, en deviendra pénible  
autant qu'un instrument claudiquant sous tes doigts.

Tu rêves d'être toi ? Comme tu as raison !  
Personne n'est heureux de jouer un personnage.  
De même que si tu feins de prendre une autre voix  
Ton faux trébuchera, honteux de n'être rien.

De tous les paradis toujours artificiels,  
qui te chavirent ailleurs, vers d'autres territoires,  
la musique est la fleur, stupéfiante de vie  
elle ne t'embourbera jamais dans le gluant.

Qui doit-on remercier ? Qui sont donc les artistes  
qui ont marqué l'Histoire de toutes petites notes ?  
Des parias et des fous, des baroques et des gueux,  
Il n'y a pas de hasard : il faut chanter debout !

Car combien de refrains ont engrossé l'Histoire ?  
Combien d'effervescences ont-ils accompagné ?  
Les notes elles-mêmes luttent : certaines hurlent et clabaudent  
contre d'autres plus vraies qui refusent d'exclure.

Les muses ont parfois l'heur d'inspirer la souffrance  
qu'une oreille futile pourrait nommer tristesse.  
Là où naît la chanson, périt pourtant la peur  
fredonner des chagrins colporte les révoltes.

Quel vrai mélomane souffre de mélanomes ?  
Et si la mort insiste, il n'y a plus que la vie,  
qui parfois joue des tours, ne soyons pas naïfs.  
Rien ne nous fait plus peur que ce qui est connu.

A l'échelle de l'Homme, l'écriture est poussière,  
microbe anecdotique d'infimes milliers d'années.  
La musique, monument, universelle éthique,  
qui plus que nos croyances sait être vérité.

## Quand la culture dégouline...

La culture, pour certains, ça ressemble à une sauce de ragoût figée.

Les crétins qui disent s'en moquer la voient sans doute ainsi. Ce n'est pas en cela que l'on peut leur reprocher leur bêtise. Ce sont des crétins parce qu'ils méprisent quelque chose dont ils ne savent pas ce que c'est.

A leur instar, beaucoup de « défenseurs de la culture » feraient souvent mieux de se taire. Il arrive qu'à vouloir défendre une cause avec boursoufflure, on en vienne à lui nuire.

Lorsque que l'on dit vouloir défendre celle de la culture, mieux vaut s'abstenir de transpirer le mépris ou la vanité. On risque vite dans le cas contraire de rallier la posture des marouffles.

La cuculture est de nos jours un pouvoir qui peut être aussi vulgaire, exclusif et absurde que celui de l'argent. Cuculture et popossession vont d'ailleurs souvent de pair. Beurk.

Pas toujours cependant, mais les enculturés pas riches aspirent souvent à le devenir.

Ils croient en effet que cela leur permettrait de briller de façon moins contradictoire et s'efforcent de vivre avec cette douleur.

Dédaignés par les opulents pleins de vide, ils tentent de la soulager en cultivant la richesse symbolique de la cuculture.

L'enculturé méprise ceux qu'il considère comme des rustres, surtout quand ils sont pauvres.

Il adore s'entretenir avec des parvenus de choses guindées et ronflantes.

C'est incroyable de dire si peu de choses en parlant autant.

Il adore utiliser des mots savants qui lui permettent de cacher le tout petit peu qu'il pense.

En revanche, il ne supporte pas les artistes dont l'œuvre ne peut se résumer à quelques petites phrases distillées avec plus ou moins de parcimonie entre le fromage et le dessert ou lors de raouts cuculturels.

Et c'est bien dommage, car les artistes véritables eussent sans nul doute aimé que leurs divagations se passassent de commentaires. Ce sont des actes qu'elles réclament.

Bref, tous ceux qui ne comprennent pas ce que l'enculturé dit comprendre sont des idiots, mais tous ceux dont il ne comprend rien sont des imposteurs.

En ce cas, tous les vrais artistes ont été les imposteurs d'une époque.

Mais le confit de cuculture l'ignore.

Il préfère bien souvent les artistes morts. Vivants, ils l'auraient trop aisément contredit, voire moqué.

Les confits de cuculture, sont faciles à démasquer : Ils font des gorges chaudes des subversions du passé, mais se méfient toujours des libertés du présent.

L'enculturé croit briller lorsqu'il est compliqué. Il exulte à l'idée qu'on le trouve original, mais prend bien garde de ne jamais s'écarter de la norme. Il s'empresse par exemple d'adopter les tics de langage de ses contemporains. Quoique. Il n'est même pas sûr qu'il en soit conscient.

Bref, tel un paon faisant la roue, l'enculturé s'expose à la moindre bourrasque de ridicule.

Pourtant, le confit de culture devient soudain méchant lorsqu'il se heurte au complexe.

Il méprise des choses très simples - en général des idées dont son instinct bourgeois sent bien qu'elles pourraient déranger son confort - mais ne supporte pas non plus que d'autres se comprennent sans lui.

Ces comportements lui semblent déviants.

Il redoute les vrais pas de côté et ne refuserait pas que d'autres que lui se chargent de remettre dans le droit chemin.

L'enculturé s'enorgueillit de sa tolérance, mais celle-ci à ses limites, tout de même. Elles s'arrêtent précisément là où commence la subversion.

Et la pire des subversions, pour le confit de culture, c'est de penser que tout le monde peut être artiste.

Lui s'en juge à ce point incapable qu'il supporte avec peine que d'autres se sentent plus sereins et généreux à ce propos.

L'enculturé juge la jeunesse, sa colère et son humour, avec sévérité. Il a tendance à perdre du temps à en parler avec des semblables. Du temps et de l'énergie, car il sent bien que la vie lui échappe.

Ce qui intéresse l'enculturé, ce n'est pas la création artistique. C'est la moelle faisandée dont on l'enrobe dans les manuels et les musées, où elle n'est invitée que lorsque sa charge de subversion appartient au passé, lorsqu'elle n'est plus dangereuse pour l'ordre des choses.

Un seul être est finalement plus déplorable que l'enculturé : c'est l'artiste en toc qui le choisit comme marlou.

Puisqu'il est toujours en retard pour avoir des idées, le seul art que le confit de cuculture cultive, c'est celui de la régurgitation. Morose ruminant miné par la mode du faire mine, qui défend la culture, mais ne sait pas pourquoi.

Epouvantails érudits et abrutis résolus, réconciliez-vous ! A défaut de partager milieux et mœurs, vous avez en commun la suffisance et la faiblesse de tous ceux qui, jugeant toujours, se sentent toujours jugés.

Car dans le fond, la « culture », c'est quoi ?

C'est d'abord de savoir que bien qu'indispensable, un dictionnaire ne pourra jamais nous suffire.

Refuser de l'admettre reviendrait à se contredire : comment pourrait-on cultiver une terre stérile, qui n'aurait plus rien à donner ?

Bien sûr, à côté du sens « propre » trône son détourné, le « figuré ».

Mais là encore, qui nous mettra d'accord ?

Prenons l'initiative: La culture, c'est tout ce qu'ont fait, font et feront les humains pour s'élever au-delà de leur condition naturelle.

La culture est tout ce qui nous éloigne de la Nature et nous permet de vivre ensemble.

Ça n'a rien à voir avec la loi du plus fort.

La culture, ce n'est pas la connaissance et la névrose, c'est le savoir et la liberté.

La culture, c'est joyeux. C'est d'un rire qui ne pèse ni ne blesse. D'un rire qui transporte.

La culture, c'est ce qui permet de rencontrer aussi quelqu'un qui peut ne pas être ici.

La culture, c'est l'envie de dire et d'écouter.

La culture, c'est le contraire de la peur.

## Equiliberté

Je me sens équilibre,  
parce que souvent contraires,  
inégal à moi-même,  
oxymore incarné.

Ne comptez pas sur moi  
pour rejoindre des pôles  
au nord comme au sud...  
Ils me congèleraient.

Je veux être en mouvement,  
toujours dynamique  
et continuellement  
me trouver inversé.  
Il faut à cette fin,  
cela semble logique,  
même si ça ne l'est pas,  
savoir s'arrêter.

Se dire qu'on est ici :  
Il n'y a rien de plus bête.  
Car en ce cas on ne  
peut pas se trouver là.  
Être dichotomique,  
n'avoir que « deux » en tête,  
cesser d'être partout,  
est un choix bien ingrat.

A la fois ligne et point  
ordinaire et suprême,  
ma vie est va-et-vient  
entre plaisirs inverses.  
Je voyage immobile  
vers bien des antipodes ;  
j'écris seul en vivant  
traversé par la foule.

Mon orgueil n'a d'égal,  
dans toute sa démesure  
et dans son insolence,  
que mon humilité.  
Je brille d'être minable.

Je raille mes succès.  
Se mentir à soi-même  
est la pire des blessures.

De toute les postures  
amères à supporter,  
celle de « celui qui sait »  
est sans doute la pire.  
Il m'arrive pourtant  
de m'écouter parler,  
de donner des conseils,  
délicieux à fuir:

Reste seul à penser,  
de manière à comprendre  
que sans être plusieurs,  
tu n'auras pas d'idée.  
Nous sommes des animaux,  
supérieurs à moi-même ;  
pour être vraiment nous,  
soyons le monde entier...

J'emploie l'impératif !  
- mode gras que j'honnis-  
Les conseils ou les ordres  
n'ont que très peu d'effets.  
Quelle acte est préférable :  
parler ou bien se taire ?  
Tous deux peuvent être utiles  
à renverser l'ennui.

Solitaire avéré,  
misanthrope authentique,  
en constante recherche  
de rencontres et d'idées.  
Les gens parfois déforcent,  
ce sont eux qui pourrissent.  
Ce sont eux qui, humains,  
agitent à exister.

La patience est vertu  
qu'il ne faut pas confondre  
avec une soumission  
rongée de sacrifices.



Je veux, ici, maintenant,  
jouir de la sagesse  
que procure le bonheur  
de rester un patient.

« L'habitude, c'est la mort ! »,  
clament les sûrs d'eux.  
Je n'en suis pas si sûr,  
si l'on est coutumier  
de rituels de changements,  
de manies enfantines.  
Travaillons l'aptitude,  
l'art de l'inopiné.

Foutre et visqueuses humeurs  
mais chastes et doux baisers  
concupiscence heureuse  
et toujours assumée.  
Sages et fous désirs  
fantasmes à rougir  
tempétueuse sagesse  
de ne pas imiter.

Les excès, les abus  
acquièrent leur vérité  
lorsque dans l'abstinence  
leur sens peut éclore.  
Tel un sphinx illicite,  
Je fuis les addictions  
mais renais de délires  
utiles et médités.

Plus Michaux que Prévert,  
quoique adorant le vin ;  
il faut savoir se perdre  
pour trouver un chemin...  
L'enfer artificiel  
est certes bien réel  
mais seulement pour qui  
hait la réalité.

ah, dormir à la belle....  
Respirer la forêt,  
gouter l'air sucré

d'altitudes sauvages,  
gaspiller des étoiles,  
filantes envies de vivre,  
mais rester humble en tout  
redescendre à la ville.

Le bitume est toxique ;  
la métropole viciée.  
Des morts hantent nos murs  
de béton surarmé.  
Pourtant, combien de rêves  
combien de folies douces  
s'inventent chaque jour  
aux coins de rues punies ?

Du corps ou de l'esprit,  
que nous faut-il choyer ?  
Ebats ou belles lettres ?  
Courir ou méditer ?  
Foin de tous ces dilemmes !  
Apories périmées.  
Les deux procurent puissances  
lorsqu'ils sont conjugués.

Penser avec le corps,  
jouir avec son esprit  
gommer, d'entre les sens,  
toute vaine hiérarchie.  
Lao-Tseu et Descartes  
gagnent à se parler :  
l'humain n'est que poussière...  
d'or de lucidité.

Mais où est la frontière,  
le rideau de fumée  
qui sépare magie  
et rationalité ?  
Si la science, dans le fond,  
est farouchement humaine  
l'invention du miracle  
est aussi notre fait.

Lumière des sciences dures,  
contre l'obscurantisme,

ou sagesse des anciens  
contre un progrès furieux ?  
L'homme peut être sinistre  
lorsqu'il croit dur comme fer,  
mais il ne vaut pas mieux  
s'il ne cherche à chercher.

Savoir trouver des gestes  
anciens de millénaires  
polis par nos cultures  
bannis par l'efficiencce.  
Mais se défaire d'idées  
enkystées dans nos têtes  
refuser l'héritage  
d'un ciel d'obéissance.

Faut-il faire table rase  
Ou s'asseoir au banquet ?  
Laquelle d'entre ces deux  
postures dois-je épouser ?  
Je décide, bien seul,  
de tout recommencer...  
avec tous les autres,  
sans qui je ne suis rien.

« C'est dans l'ordre des choses... »  
« Nous allons tout changer ! »  
sont refrains bien vulgaires  
pour qui pense penser.  
Car avant l'absolu  
vient ce que tu pratiques  
et si tu ne peux rien,  
retourne à ton espèce.

Les idées, à coup sûr,  
peuvent changer le monde,  
mais elles ne naissent pas  
dans la paix des salons.  
D'autres avant nous l'ont dit :  
ne sont vraiment fertiles  
que celles en qui copulent  
théorie et action.

Changer de territoire

me semble profitable,  
mais il faut se garder  
de fuir à chaque instant.  
Voyageur immobile,  
j'affûte mes échasses,  
profite d'être ici  
et ailleurs tout le temps.

Rire n'interdit jamais  
d'être pourtant sérieux  
et j'aime à me moquer  
des ridicules austères.  
Je retiens mes éclats  
en face des limaces  
qui disent rire de tout  
mais qui ont peur des lois.

Pétri des pires cauchemars  
de rats mangés vivants,  
je refuse que le morne  
castre encore mon présent.  
La barbarie triomphe  
lorsque la peur du pire  
en vient à étouffer  
ce qui serait meilleur.

Respectueux de la langue,  
fragile outil de paix,  
que d'autres violent à souhait  
sans motif opportun.  
J'aime branler sa charpente,  
bousculer sa carcasse.  
Comme nous elle est humaine :  
névrose ou liberté.

La prose, à son insu,  
a souvent l'air sérieux,  
propre, lisse et bégueule,  
désert aseptisé.  
Mais sa sœur poésie,  
bien que grouillant de vers,  
est aussi discipline  
autant que liberté.

Tout encore nous échappe,  
mais nous nous sentons forts.  
plombés de nos principes,  
sans sens nous errons.  
Linéaire, fragmenté,  
infini, circulaire ?  
Evoquer un chemin  
est déjà prétention.

Pour rester équilibrés,  
il nous faut avancer  
sans d'autres ambitions  
que de rester debout.  
Décroire à tout instant,  
savourer de traduire,  
ou tout au moins entendre,  
la vie pétitiller.

## Du fol orgueil de rester anonymes

*« Il (...) poursuit en insistant sur l'importance primordiale de l'anonymat dans toute tentative de parachèvement de l'autonomie, qu'elle soit individuelle ou collective »»*

*« A bas le succès »*

*«...»*

L'orgueil est la chose du monde la mieux partagée ; il est aisé de constater combien chacun est convaincu de la valeur de son propre sens commun. Du plus odieux des cuistres à la fleur des sages, tout le monde est certain d'avoir un peu plus raison que les autres<sup>1</sup>. C'est la plus coriace de nos sales petites certitudes.

Ces dernières passent pour être le fondement de nos identités, piteuses petites croyances que rien ni personne ne pourrait faire vaciller : cela serait insupportable, cela mettrait en danger nos existences mêmes... Ces certitudes sont si puissantes, si effectives que pour beaucoup, elles restent ignorées. Pourtant, toutes nos paroles et beaucoup de nos actes<sup>2</sup> ont pour unique et secret objet de nous faire briller aux yeux de ceux qui nous entourent. Nous sommes à la merci de leur regard, aussi dépendants de l'image qu'ils nous renvoient qu'intimement persuadés d'être supérieurs. Dès que quelqu'un ouvre la bouche<sup>3</sup>, il défend d'une certaine manière ce qu'il suppose être ses intérêts, ses choix ou ses non-choix existentiels, tente d'imposer sa vision des choses, révèle ce qu'il croit être la vérité, qui n'est en fait que la sienne, celle qui lui a permis de se construire. Et toujours, de façon plus ou moins pathétique car plus ou moins consciente, il essaie de la justifier. « Comment pourrais-je renier

---

<sup>1</sup>*La différence entre le cuistre et le sage est simple, mais de taille : le premier se sentira agressé si vous le contredites. Il en deviendra mauvais, surtout s'il ne parvient pas à démontrer qu'il ne se vautre pas dans la contradiction. Le second s'efforcera de vous convaincre et s'il n'y parvient pas, mais que la discussion demeure possible, se réjouira de vérifier une fois de plus que les manières de penser sont infinies, et c'est tant mieux.*

<sup>2</sup>*Il faut évidemment distinguer les paroles des actes. Combien de gens se comportent comme s'ils étaient plusieurs alors qu'ils sont seuls et comme s'ils étaient seuls alors qu'ils sont plusieurs ? En dépit de ce que radote la morale bourgeoise, se travestir dans le mensonge est le contraire du respect de soi donc des autres...*

<sup>3</sup>*D'accord, on parle souvent de pas grand-chose... Mais même lorsque c'est le cas, on ne parle jamais pour ne rien dire. Et puis parler pour ne rien dire, c'est encore dire quelque chose.*

mes vérités sans me renier moi-même? », pensent tous ceux qui pensent que les autres pensent comme eux. Tous ceux qui en sont encore à croire que s'ils étaient à la place des autres, ils seraient toujours à la leur. Après tout, le seul point commun que l'on s'accorde - et encore, entre gens de bonne compagnie - c'est d'être un humain. Et ce que l'on projette sur les autres, que l'on s'en méfie ou qu'on leur prête confiance, c'est ce que l'on sait de soi<sup>4</sup>. Juger les autres ne fait que mettre en lumière le crédit que l'on s'accorde<sup>5</sup>.

Or, contrairement à une idée reçue, on est jamais plus fragile que lorsque l'on a des certitudes dont on n'imagine pas un instant qu'elles pourraient ne pas être partagées par tous. Des certitudes que la peur rend inébranlables. Car cette peur prend alors le visage de la vanité, qui permet de cadenas ses doutes et de se préserver, au moins en surface, de frousses insondables. Le saugrenu contresens qui veut que moins l'on est sûr de soi, plus on argue de l'être est socialement calamiteux, mais le plus déplorable reste qu'il interdit de sentir la poésie, de reconnaître les talents et de glaner la rigolade. Sans les autres, on n'est pas grand-chose et à trop s'écouter soi-même, on n'entend plus personne. Il ne reste alors plus qu'à répéter ce que d'autres disent être la vie et s'enliser à tenter de vivre à leur place.

Tout individu est orgueilleux : Quoi de plus « naturel » ? Cette conviction d'être meilleur, ou seulement moins mauvais fait partie du chapelet de croyances indispensables à la survie. Elle offre également une formidable - bien que partielle - cohérence à un système de pensée dominant qui érige chacun d'entre nous en concurrents plus ou moins zélés. La vénération de la conscience individuelle, la conviction de la singularité de chaque être permet un insidieux glissement vers l'idéologie de la compétition entre tous et chacun. Le maître suprême est l'individu, c'est donc à lui de se mesurer à tous ses semblables ; de se rendre complice de domination ou coupable de prétendre ne pas avoir le choix de le faire. Le nœud dialectique est pourtant de taille : contrairement à ce qu'affirment ceux qui s'en trouvent satisfaits, un être humain ne peut pas le rester bien longtemps seul. Dès que nous sommes plusieurs, il nous faut bien faire société. Au grand dam de tous ces messieurs du retour à l'état de nature, un système de pensée n'est cohérent que lorsqu'il peut se survivre et que son issue fatale n'est pas la bataille d'une espèce contre elle-même, bataille qui sent par trop la charogne...

---

<sup>4</sup> *On nous a souvent montré qu'on ne connaissait à peu près personne d'autre...*

<sup>5</sup> *Nombre d'« humanistes » s'autorisent ainsi à insulter ceux qu'ils n'ont jamais fait l'effort d'essayer de connaître et se disent malgré eux : « Etant moi-même une raclure, comment pourrais-je supporter d'imaginer que d'autres, qui n'ont pas ma classe, n'en soient pas ? »... Attention, messieurs ! Tous ceux qui n'ont aucune envie de vous ressembler ont bien compris que lorsque vous parlez de l'enfer qu'est les autres, vous parlez encore (et toujours)... de vous-même.*

Le pire n'est pas de perdre le respect des autres, mais le respect de soi. On peut être méprisé et méjugé par les autres<sup>6</sup>. Il est beaucoup plus insupportable de se juger coupable au tribunal de sa propre conscience. Cet orgueil est, après tout, vital et somme toute plutôt sain ; chacun perçoit le monde de son propre point de vue, produit de son expérience. On peut donc en conclure que personne ne peut avoir raison... à la place d'un autre.

Mais pour trop de gens, ne pas avoir raison, c'est avoir tort<sup>7</sup>. Essayer de nier un orgueil dont on a conscience mais dont on est soi-même victime est inutile. Cet orgueil que nous partageons tous doit être perçu comme un atout, qui peut faire de nous des dieux. Il n'est évidemment pas - puisque rien ne l'est - inscrit dans la « nature humaine »<sup>8</sup>, et il existe sans doute quelques moyens d'en limiter les effets pervers. Assumons et revendiquons notre orgueil ! Ce n'est qu'à ce prix que nous réussirons à fuir et à démasquer la vanité, triste carence de l'estime de soi. C'est à cette condition que nous nous faisons des amis, de quelques secondes ou de toute une vie.

Nous sommes tous bouffis d'orgueil, et les auteurs de ces lignes n'échappent pas à ce vilain défaut. Humains, trop humains, ils placent même leur orgueil au-dessus de tous les autres. Insolents, ils reconnaissent être sujets aux mêmes instincts culturels que tous leurs congénères. A leur grand désespoir, leur inspiration dépasse rarement quelques secondes et il leur arrive, plus souvent qu'à leur tour, d'être bas, méprisables ou médiocres... D'avoir le sentiment de ne pas comprendre grand-chose, de mourir un peu devant un poste de télévision<sup>9</sup>, de hurler avec les loups, de se aller à être majoritaires, d'être méchants (avec des gens qui ne le méritent pas ou d'autres qui n'en sont pas dignes) ou en colère contre eux-mêmes, de mépriser voire de se mépriser<sup>10</sup>. Bref, nous nous connaissons et c'est pour cette raison que tout ce que nous sommes aptes à faire nous étonne. Notre narquoise lucidité sur nous-mêmes nous inviterait davantage à penser que seuls d'autres en sont capables. C'est bien pour cela que nous jubilons à l'idée de partager ce secret si bien gardé par les sots, souvent gourmands de pouvoir : il n'y a pas de sauveur suprême, ni de technocrate ou d'artiste à l'abri de la paresse et de l'erreur. Il n'y a que des bonimenteurs plus ou moins doués pour nous faire croire aux illustres.

---

<sup>6</sup> *Si l'on est capable de s'avouer que l'on a fait une erreur, c'est avec le soulagement implicite de s'estimer assez clairvoyant et honnête pour s'en être aperçu, et fier de constater que l'on a le courage et l'intelligence de s'amender.*

<sup>7</sup> *On se moque des « fiers » castillans dont la langue ignore la traduction d'« avoir tort ». Mais il est dans le fond beaucoup plus joyeux de fredonner que personne n'a raison que de grincher que tout le monde a tort.*

<sup>8</sup> *Oxymore aberrant...*

<sup>9</sup> *Jeté depuis.*

<sup>10</sup> *A ces mots nous grimaçons... Car qu'y a-t-il de pire ? Ça n'est pas le moindre des paradoxes, mais ravalier au quotidien la bile de la résignation, de la lâcheté ou pire, de l'inconscience impuissante exige en fin de compte plus de courage que de faire front. Pour les avoir tous les deux essayés, nous préférons de loin le spleen minoritaire au vide nauséux de la complaisance envers l'ordre des choses.*



Orgueilleux sommes-donc, mais fiers de n'être jamais envieux. On ne peut être envieux que lorsque l'on est lâche. De qui devrions-nous être jaloux ? De mythomanes schizophrènes qui voudraient se rendre aimables en s'acharnant à prendre l'apparence d'un piteux double ? Ceux-ci sont plus à plaindre qu'à envier. Ils sont même souvent touchants. Ou au contraire de ceux qui par leur sérénité, voire leur sagesse, prouvent qu'ils s'aiment et ont le toupet de ne point s'en cacher ? Ceux-là ne méritent aucun ressentiment. Il est préférable de se nourrir de leur agréable commerce pour apprendre à se suivre soi-même. Ceux qui s'aiment vraiment savent qu'ils ont tout intérêt à ceux les autres s'aiment à leur tour<sup>11</sup> et font souvent preuve d'une prodigalité guillerette. Ils prennent du plaisir à faire prendre du plaisir à prendre du plaisir et savent, puisqu'ils le vivent, que ce n'est pas exclusivement dans l'échange de choses que l'intérêt particulier peut rejoindre l'intérêt général.

La vanité et ses corollaires, le ressentiment et l'envie, rongent et naissent en grande partie de ce paradoxe très partagé : Comment-être à la fois convaincu que l'on vaut mieux que tous les autres et qu'il est dangereux de s'écarter de la norme ? Il est beaucoup moins difficile à assumer d'accepter que tout le monde se vaut et que chacun ne devrait pas chercher à être autre chose que lui-même. Postures plus stupides et inutiles encore que l'arrogance, l'envie et le ressentiment sont toujours à bannir, car tristes et nuls.

On ne peut réussir à échanger qu'avec les orgueilleux qui acceptent a priori le principe de la tolérance<sup>12</sup>. Avec ceux qui, sans forcément considérer qu'ils ont tort, sont prêts à écouter les autres à partir du moment où cette écoute est réciproque. Et elle ne peut l'être que si l'on s'estime assez serein pour ne pas avoir sans cesse peur d'être pris en défaut, au point d'en devenir farouche, méchant ou triste. Il est souvent fatigant d'avoir à prouver que l'on ne cherche pas à être meilleur que celle ou celui qui est en face, et néanmoins parfois plaisant de désamorcer sa paranoïa, stigmaté d'un des aspects les plus fâcheux de l'idéologie de notre époque : la compétition non ludique.

Quelle séduisante croyance que celle de la compétition ! Nos contemporains y pataugent à ce point qu'ils ont du mal à croire qu'un inconnu ne puisse leur souhaiter spontanément du mal. Dans un monde de compétition, l'autre ne peut en effet qu'être au mieux un concurrent, au pire un ennemi. Dans le doute, autant lui tailler des croupières avant qu'il ne puisse faire de même... Nous aimons aérer ces imprégnations malsaines, remuer ces remugles idéologiques dont beaucoup affirment être vierges, tant qu'ils ne sont pas pris au piège. Nous aussi, nous aimons le jeu, et sa vitale émulation sans laquelle la vie ne serait qu'ennui. Il faut pourtant être beau joueur pour savourer sa victoire... Un beau joueur respecte des règles communément édictées, qu'il ne

---

<sup>11</sup> « Aime-toi et le ciel – qui n'a pourtant pas grand-chose à voir là-dedans - t'aidera ».

<sup>12</sup> La tolérance, ce n'est pas autre chose que consentir à prendre en compte et accepter des vérités particulières à partir du moment où elles sont reconnues comme telles par celui qui les dévoile. Baissez la garde, si vous vous en sentez le courage... Vous comprendrez alors combien c'est délectable lorsque vous êtes bien entouré-e.

peut donc établir seul, ne se mesure pas à un autre joueur qui n'en manifesterait pas le désir et surtout, un beau joueur n'oublie jamais qu'il ne fait que... jouer. Bref, le beau joueur sait que la compétition, comme d'ailleurs la victoire, ne sont jamais des fins en soi. L'oublier serait s'empêcher de jouer et devoir supporter l'écœurante solitude du meilleur. Maîtres sans esclaves, nous espérons préférer toujours être un meilleur que le meilleur. Nous épanouir, pas nuire.

Nous nous reconnaissons volontiers orgueilleux et espérons donc réussir à fuir la vanité. Nous sommes certes bien mal placés pour l'affirmer, puisque nous écrivons des livres et que nous aurions honte – comble de la présomption - d'avoir été les auteurs de bon nombre de ceux qui ont été commis... Que l'on soit jeune poète, vendeur de rien ou écrivain, il est de bon ton de confesser que l'« *on ne pourrait pas vivre sans écrire* »<sup>13</sup>. Nous pensons quant à nous que c'est l'inverse qui est vrai : on ne peut pas écrire sans vivre vraiment. Et ce ne sont pas les tonnes d'arbres morts qui encombrant les supermarchés de la culture qui nous feront changer d'avis. C'est pourquoi nous attachons plus d'importance à nos vies qu'à du papier. Nous ne voyons aucun intérêt à être connu de personnes que nous ne connaissons pas. Nous détestons être agents de formes passives et avons horreur du mensonge, symptôme de faiblesse et d'impuissance<sup>14</sup>. Et c'est toujours mentir que d'accepter de n'être qu'une image tronquée de ce que l'on est. Ecrire, voler, peindre, faire de la musique, l'amour, la cuisine, s'étourdir et quantité d'autres choses ont au moins une justification : celle de laisser une trace que d'autres pourront apercevoir. Quelle voluptueuse euphorie de découvrir que des gens que nous ne connaissons pas, de l'autre côté de la planète ou à d'autres époques, ont pensé comme nous d'une autre façon ! Les systèmes de pensée dominants passent et trépassent. La subversion leur survit toujours.

Accepter d'être une image, c'est devenir un modèle positif ou négatif, mais toujours trompeur, comme tous les modèles. Accepter d'être une image, c'est instituer la passivité, avoir l'indécence de désirer vivre et parler à la place des autres. L'actuelle tendance qui empêche l'individu de parler mais le condamne à répéter ou à se taire nous agace. En outre, il nous semble très inquiétant d'être pris pour quelqu'un d'autre, surtout si ce quelqu'un d'autre a quelque chose d'admirable. Si tous les artistes médiatiques organisateurs du silence étaient mieux connus, on se rendrait enfin compte que tout le monde peut être artiste véritable. Ça serait quand même plus rigolo.

Nous surveillons donc de près notre vanité, mais donnons libre cours à notre orgueil : nous écrivons des livres anonymes parce que le seul jugement sur nous-même qui nous tienne vraiment à cœur, c'est le nôtre. Nous pensons avoir des idées, et nous raffolons des idées parce que nous croyons que ce sont

---

<sup>13</sup> *Ces paroles sont certes très douces à l'oreille, mais écrire n'a rien à voir avec « être publié ». Est-ce que « vivre sans écrire » signifie « vivre sans être reconnu » ou « vivre sans s'estimer » ?*

<sup>14</sup> « ; Venceréis (...), pero no convenceréis ! »

elles qui peuvent changer le monde. Pas beaucoup, bien sûr. Mais l'important c'est qu'elles changent au moins notre monde et cela, nous l'avons vérifié. Il n'y a rien de plus réel que les idées<sup>15</sup>. C'est bien pour cela que celles que nous pensons mauvaises sont exclusives de toutes les autres. Et puis elles sont si rares, les idées, que l'on peut espérer qu'elles se révèlent utiles. Nous ne voyons pas pourquoi en avoir, ça serait un truc réservé aux laborieux ou aux sempiternels « nouveaux philosophes » dont la pensée a toujours plutôt senti la soupe aux poireaux que le parfum des cimes. Nous nous proposons d'ailleurs hic et nunc de vendre l'idée que les vraies idées devraient être gratuites<sup>16</sup>. Du point de vue du commerce, notre époque est très indigeste et il commence à être vraiment écœurant de ne rien faire que vendre ou acheter.

Rester anonymes, cela permet de découvrir, de rencontrer et d'apprécier des gens biens, avec qui on peut parfois rigoler un sacré coup, nom de dieu. Il est à l'inverse souvent pénible de se retrouver avec une personne « reconnue » sans la connaître. Que ce soit pour elle ou pour les gens qui la rencontrent, la situation est très inconfortable. L'inconnu doit alors montrer qu'il peut aussi être digne d'intérêt, mais c'est souvent peine perdue puisqu'il veut l'être. Quant au reconnu, il ne peut que s'abaisser à jouer son rôle ou se battre vainement contre les images qu'il renvoie sans contrôle possible. Qu'il doit être triste et difficile à vivre d'être célèbre ! D'ailleurs, ceux qui veulent à tout prix le demeurer ont une fâcheuse tendance à pouliner ensemble, avec tous les risques que cela comporte. Il vaut d'autant mieux ne pas le devenir que l'on courrait alors le terrible danger de ne pas le rester. Dans le fond, nous sommes assez poltrons, et ce genre d'expérience nous glace d'effroi quand il nous arrive de penser à des gens qui ont brillé un temps, mais sont devenus ternes. Après tout, c'est de leur faute, ils n'avaient qu'à pas mentir et réfléchir un peu ... *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*<sup>17</sup>. Ceux qui se sentent visés nous reprocheront à coup sûr de manquer de courage. De fait, nous tremblons à l'idée de nous voir attaqués en tant que personnes<sup>18</sup> par des gens que nous ne connaissons même pas. Qu'on attaque donc nos idées : elles n'ont besoin de personne pour se défendre et ne demandent que ça. Evidemment, c'est moins spectaculaire...

Rester anonymes, c'est éviter l'écueil que rencontrent bien des maladroits qui voudraient devenir célèbres en s'éreintant à ressembler à des gens qui sont le sont devenus parce qu'ils ne ressemblaient à rien ni personne. Ces tâcherons, parfois sympathiques et talentueux, souvent pathétiques, ont besoin d'être reconnus pour se sentir brillants... Inverser ces étapes ne serait-il pas un peu plus futé ? On a beau être un artiste de la superficialité, il semble bien creux de vouloir singer ce que d'autres ont déjà accompli et passablement

---

<sup>15</sup> *Lorsque l'on vient à l'oublier, ce sont les idées les plus moisies qui retrouvent une jeunesse.*

<sup>16</sup> *Ceux qui n'en ont pas pourront ainsi continuer à gagner beaucoup d'argent.*

<sup>17</sup> *Ceci dit en toute humilité, bien que le fait de citer du latin ait tendance à nous contredire...*

<sup>18</sup> *Nous assumons notre fragilité d'humains et ne nous sentons pas l'âme de martyrs ou de prophètes : si cela était le cas de tout le monde, les vaches seraient mieux gardées.*

sot de rêver de vivre ce qu'ils croient que d'autres vivent ou croient eux-mêmes vivre... On atteint ici un tel degré d'illusion que la déprime, puis l'acrimonie ne sont jamais loin. Au risque de sembler vaniteux, nous considérons qu'il vaut mieux être soi-même convaincu d'avoir du talent que tenter de s'en persuader en mendiant la reconnaissance des autres. Vous le voyez, nous sommes bien suffisants. Mais rassurez-vous, nos ami-e-s savent s'amuser de ce pompeux travers. Soudain un peu penauds, nous rions avec eux, rassurés d'être plus humains qu'icônes, plus vivants qu'éminents.

Rester anonymes, c'est rester curieux. Et la curiosité, loin d'être seulement le plus joyeux des défauts, est une résistance. Rester curieux, c'est se rendre compte qu'il existe des artistes du quotidien, des gens biens de tous âges et de toutes conditions dans quantité d'endroits<sup>19</sup>. Il est à la portée de tous de vérifier que les personnes les plus riches et les plus généreuses ont bien compris qu'il ne leur était d'aucun profit d'être spectaculaires. Cette attitude exige cependant de reconnaître et de tenir à bonne distance la vanité de tous les pouvoirs, de ces innombrables mirages de puissance qui réduisent à l'impuissance. Ces élucubrations fumeuses feront sans doute sourire les adeptes de la férule, les auxiliaires de la domination<sup>20</sup>. En cherchant bien, ils devraient découvrir que d'une manière ou d'une autre, ils sont complices de la mascarade du pouvoir. Qu'ils en rêvent ou qu'ils en abusent, puisque ces deux postures vont de pair, le pouvoir est un bourbier dans lequel pataugent toutes les soumissions. La puissance n'a jamais eu besoin de quelque oppression que ce soit pour rayonner et nous aimerions que tout le monde le comprenne, car tout le monde a une puissance à partager.

Un geste, un regard, un rire, des mots peuvent faire de nous tous des artistes. L'artiste n'est rien sans d'autres artistes qui le comprennent. Les pauvres d'esprit n'acceptent de reconnaître les artistes que quand ils le sont déjà, n'acceptent d'entendre que ceux qui sont écoutés. Il s'agit donc, en restant anonyme, de brouiller les pistes et de rendre de banales rencontres soudain palpitantes. Certes, rester anonyme empêche de gagner beaucoup d'argent, mais pourquoi les artistes seraient-ils riches ? Au-delà d'un humble confort matériel aussi relatif que légitime, ils n'ont pas à se laisser réifier par l'argent<sup>21</sup> ni par l'illusion de pouvoir furtif que confère la notoriété. Surtout quand il s'agit de vendre, donc de voler une création dont tout le monde est acteur. Nous n'accordons le droit d'être riches qu'aux fous bel et bien dangereux pour les pouvoirs. Ils ne sont pas nombreux.

---

<sup>19</sup> *Et, mais oserons-nous l'avouer ? des lettres qui font voyager, des enfants qui sont des soleils, des poèmes déclamés par des chiens, des larmes accouchées par des fleurs, des envolées vers le ciel sans recours systématique à des stupéfiants.*

<sup>20</sup> *Lorsque l'on s'avilie à se soumettre à un pouvoir, il est en effet douloureux de penser que d'autres pourraient y résister. La vanité conseille d'ailleurs de les y contraindre, en réclamant sans cesse de tendre d'autres jougs.*

<sup>21</sup> *Nous pesons nos mots. Tant pis pour les pseudos-cyniques qui feraient bien de relire Antisthène (ou Diogène, s'il en sont capables) .*

Se rendre coupable du fol orgueil de rester anonyme, c'est découvrir un horizon et vérifier si l'on peut réaliser la vraie vie ou, à défaut, poétiser le quotidien. Dévoreurs de mensonges, nous dénonçons toutes les chaires en matière d'art, de poésie et de subversion. Nous préférons traquer la joie jusque dans les moindres recoins de nos existences, là où beaucoup ne sont plus capables d'en jouir depuis qu'on leur apprend ce que doit être leur « bonheur ».

## Afriques

Continent minoritaire, tu as colonisé la terre entière.  
Laboratoire de la vie : on ne te laisse pas le choix de mépriser le « progrès ».  
Tu travailles à exister.  
Tu n'as pas oublié ce que vivre coûte et procure.  
Pillages de l'esclavage.  
Ravages des colonies.  
Massacres aveugles et sourds.  
Modernes avanies.  
Et malgré ça, toujours la vie.  
Berceau d'une humanité étouffée par les de plus en plus obèses  
Seras-tu sa dernière chance ?  
Mais trêve de palabres, faisons mieux de nous taire.  
Des Afriques, dans le fond, il y en a partout...

## Slurp

Longue, large ou lovée,  
le long de tes molaires.  
Louche mollusque mou  
sous l'humide lulette.  
Reptile ou mammifère ?  
Poils ou visqueuses écailles ?  
Reine sous son palais,  
régnant entre deux lèvres.

Insolent attribut  
que nous n'osons montrer.  
Loche molle et bizarre  
en bas de ton visage.  
Disposée aux plaisirs,  
utile à tous les sens,  
rose appendice magique  
et pourtant méprisé.

Les enfants t'ont comprise  
et lorsqu'ils te déballetent,  
les adultes gênés,  
ragent, rougissent et crient.  
« Mouiller, lécher, sucer » :  
verbes peu convenables  
que nombre d'hypocrites  
rêvent de conjuguer.

Ô langue impertinente,  
taraude les tartuffes !  
Grimace leur morale  
et leur hypocrisie !  
Car pour te réprover  
il faut qu'ils t'utilisent  
et, toujours généreuse,  
tu les laisses baver.

Que serait l'existence  
sans ta douce texture ?  
Tu animes l'amour,  
portes la poésie.  
Papillon de papilles,

voluptueuse chenille,  
miracle qui mourrait  
s'il y avait un Dieu.



## La sale gueule du travail

*« Tremblez, cloportes !  
Un pilier de votre vieux monde s'écroule enfin  
Sages et fous sont désormais cohortes  
Et gazouillent ensemble : « Mort au turbin ! »*

*« Ay, hijo...Ay, hijo...; Ya vale de pringar ! »*

Non sans jubilation et bercés par une joie malicieuse<sup>1</sup>, nous allons céans entreprendre la critique d'une valeur dominante que nous tenons pour une des pires pestes idéologiques qui soit. Nous n'attendons de toi, lecteur, que de la complicité ou du dégoût : nous croyons ne pas pouvoir nous tromper complètement en étant si aimables... ou si agaçants.

Depuis trop longtemps, cette idole est l'objet d'un triste consensus philosophique et politique qui réconcilie les pires ennemis. Le travail est une valeur centrale et fondatrice pour les bourgeois comme pour les prolos, pour les stals comme pour les fachos, pour les socs'dém comme pour les trotskos, pour les capitalistes comme pour les communistes, pour les « néolibéraux » comme pour les « néolibéraux »...<sup>2</sup> Le caractère fondamental de la valeur travail est la seule chose sur laquelle tombent d'accord l'étouffante majorité des syndicalistes et la totalité des patrons, qui aiment pourtant à faire croire, devant les journalistes, qu'ils ne sont d'accord sur rien. Cette valeur semble relever pour eux de l'intuition profonde, de la Révélation, à tel point qu'ils oublient toujours d'en parler, au fond.

Mais accordons notre indulgence à tous ces jobards... Nous avons nous-mêmes encore trop tendance à croire que l'Histoire pourrait être autre chose qu'une construction humaine. C'est qu'il en a fallu, du travail, à nos lointains ancêtres, pour parvenir à combattre, à maîtriser puis dominer la nature! Depuis l'aube des temps, il a fallu survivre, et gagner son pain à la sueur de son front. Des gens très bien n'ont pas manqué de nous le rappeler au cours de notre histoire... Mais entend-on de nos jours le mot « travail » tel qu'on le comprenait il y a deux mille ans, alors qu'il n'existait même pas? Sommes-nous condamnés à demeurer néandertaliens dans la pensée? Nos lointains aïeux

---

<sup>1</sup> *Comme il est doux de bousculer les habitudes !*

<sup>2</sup> *La « libre concurrence » qui devrait être source de saine émulation relève du mythe. Il est bien légitime de se demander ce qui cloche lorsqu'une même idéologie fait de tous ceux qui la partagent des concurrents, des ennemis.*

travaillaient-ils parce que leur humaine condition le leur imposait, ou uniquement lorsqu'ils n'en avaient pas le choix?

Là réside tout l'intérêt à remettre en cause la valeur travail : Au-delà d'une mystification conjoncturelle laborieusement entretenue - souvent à leur insu, les idiots ! - par les chantres du turbin, il s'agit bien d'un mensonge vieux de millénaires. Et l'on voudrait continuer à nous faire croire que le travail est, au même titre qu'il y a et pendant des milliers d'années, indispensable à notre survie, alors qu'il n'a jamais été aussi superflu et néfaste.

Par le passé, les maîtres ou les faibles d'esprits pouvaient se permettre d'agiter la menace calotine : « L'oisiveté est mère de tous les vices »... Et l'enfer n'était pas loin. Heureusement, de nos jours, plus personne ne croit à ces fadaises<sup>3</sup>. Mais il y a beaucoup d'autres façons de faire adhérer nos contemporains au mensonge du travail, et après cette entrée en matière bien peu scientifique<sup>4</sup>, nous tenterons de les mettre en lumière.

Il est de bon ton, par les temps qui courent, d'avoir le mot « paresseux » à la bouche. Ceux qui en abusent se donnent en général beaucoup de peine pour policer leur maigres vacances et s'en trouvent bien amers d'y préférer le chagrin. On entend souvent lors des actualités des témoignages indiscutablement indiscutables de gens qui n'ont pas l'air content du tout du sort... des autres. Des « agriculteurs »<sup>5</sup>, des commerçants, des artisans, des cadres, des représentants de commerces, des patrons, bref, des gens qui disent travailler énormément reprochent aux fonctionnaires, chômeurs et autres cossards de n'en point faire assez. Qu'on les rassure : les rangs de leurs corporations sont elles-mêmes sévèrement contaminés par le virus de la paresse et à l'inverse, bien des gens « qui coûtent de l'argent à l'Etat » contrarient avec un zèle incongru leur prestige de fumistes.

En tous cas, s'il nous est permis d'assimiler la paresse à un défaut de courage, cette affaire est une fois de plus celle de la paille et de la poutre. Si les apôtres du turbin ne sont pas paresseux<sup>6</sup> ils ont du moins souvent très peur de l'effort : peur de l'effort de réfléchir, peur de l'effort de comprendre que nous n'avons pas tous la même définition du mot « effort », peur de sortir du lot, de faire un pas de côté, peur de se faire remarquer, peur du vide qu'ils essaient vainement de combler. N'est-ce pas de la paresse, ou au moins de la peur, que de faire en sorte de s'occuper toujours, toujours, pour ne jamais s'accorder le temps de réfléchir ou de douter ? Cette panique existentielle les rend souvent

---

<sup>3</sup> *Disons-le vite, l'avenir pourrait nous faire mentir. Quoi qu'il arrive et en ce qui nous concerne, dès que nous entendons parler de morale - religieuse ou laïque, mais toujours magique, au sens terne du terme - nous sortons notre coussin péteur...*

<sup>4</sup> *Le temps nous manque : nous ne sommes pas nés avec une cuillère en argent dans la bouche et devons travailler pour becqueter. Et puis faire l'histoire du travail nous en demanderait trop.*

<sup>5</sup> *Paysans castrés de leur autonomie qui ont choisi le camp de « ceux qui savent mieux qu'eux »...*

<sup>6</sup> *Calibre-t-on la paresse au nombre d'idées, d'heures de sommeil, d'heures de travail ?*

violents, aussi violents que la norme à laquelle ils craignent tant de désobéir et qu'ils contribuent à imposer. Il n'y a rien dont il ne faille avoir plus peur que des gens qui ont peur.

La paresse pourrait également être une crainte de la difficulté. Mais là encore, il est toujours plus complexe d'essayer de fuir et de disparaître vers là où les autres ne vont pas. Il est en revanche plus compliqué, c'est exact et bien logique, de demeurer coincé dans l'étroite majorité du plus grand nombre. Nous célébrons aussi le « dépassement de soi » et raffolons des « challenges » les plus ambitieux. Aucun ne nous tient ainsi plus à cœur que celui de vivre ensemble sans dépérir séparés. La facilité ne se trouve pas toujours où l'on croit : se penser singulier et unique en se vautrant dans les idées majoritaires exige bien moins de rigueur et d'énergie que de s'extirper des carcans d'aujourd'hui pour contribuer à tracer des lignes de demain. Cela procure aussi, et c'est heureux, beaucoup moins de plaisir...

Bien sûr, il faut s'entendre sur la définition du mot « travail »<sup>7</sup>. Nous ne faisons pas allusion ici à la « valeur travail » du brillant Karl. Nos propos ne se limitent malheureusement pas à la sphère économystique et notre définition de la « valeur travail » dépasse allègrement les mornes horizons de la plus-value. La bourgeoisie (pour aller vite et avoir une chance de convaincre de nombreux camarades, qui en ont eux aussi bien besoin) a remporté une victoire cruciale en parvenant à faire assimiler le travail au salariat, aux heures de bureau, d'usine ou autres aliénations plus sournoisement modernes. Les imaginaires religieux, moraux, politiques et parfois philosophiques dominants ont donc fait en sorte de mettre dans le même sac l'épanouissement de la rencontre, de la réalisation de soi, de la construction autonome et collective et l'aliénation, l'autodestruction, le ressentiment, la tristesse.

Le travail que l'on essaie de nous vendre a une sale gueule.

La sale gueule du travail, c'est celle que dessinent l'immense majorité de ceux qui en parlent. C'est le temps volé à la fois à tous ceux qui n'ont même plus le loisir d'en parler et à ceux qui ne parlent plus que de ça. C'est un fétiche qui amoche ceux qui n'en ont pas et bousille ceux qui en ont un. C'est une poisse qui nous prive de donner du sens à nos vies, ce dont tout utopiste raisonnable entend se débarrasser avec le plus de diligence et de zèle possibles.

La sale gueule du travail, c'est l'inutile rendu indispensable, le vain travesti en fondamental, l'absurdité devenue logique. La sale gueule du travail, ce n'est pas se faire du bien ; c'est ne pas avoir le choix.

La sale gueule du travail, c'est le salariat vidé de tout ce qui est don, altruisme, désintéressement et partage<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> *Il faut toujours s'entendre sur les définitions pour avoir une chance de tomber d'accord avec ses adversaires et s'apercevoir que l'on ne l'est pas forcément avec ses alliés.*

<sup>8</sup> *Avant de crier « mort au salariat ! », assurons-nous d'abord que des propos si radicaux soient vérifiables par les premiers concernés, où ils ne pourront pas nous croire. Désolés d'en informer les jeunes oisifs bien-nés qui finiront dans la « com' » : La poésie n'est pas absente des ateliers et des cuisines, des écoles ou même des bureaux !*

La sale gueule du travail, c'est ce que les parents osent souhaiter à leurs enfants en sachant qu'ils en baveront plus qu'eux.

La sale gueule du travail, c'est la victoire de la soumission sur l'intelligence.

La sale gueule du travail, ce sont des individus qui meurent par défaut de collectif.

La sale gueule du travail, c'est penser s'en sortir en écrasant les autres et se faire écraser de ne jamais penser que cela peut se passer de bien d'autres façons.

La sale gueule du travail, c'est une souffrance qui malgré son intensité ne parvient pas toujours à réduire l'humain à un objet. C'est l'universelle aliénation de l'économie et du pouvoir, ou du pouvoir et de l'économie. C'est une tristesse fondamentale qu'il est impossible d'inverser totalement pour la transformer en joie authentique.

La sale gueule du travail, quand tu es riche, tu la vantes et tu la défends parce que tu crois qu'elle t'enrichit et quand tu es pauvre, tu en rêves et tu la mendies, parce qu'on t'a convaincu qu'elle te rendrait moins pauvre.

Mais comment parvient à s'imposer une telle mystification ? Car la critique du travail ne se contente pas de faire aboyer ceux qui s'échinent à la défendre pour préserver leurs intérêts, elle crispe aussi beaucoup de braves gens. Des gens comme vous et nous, qui ont la naïve intuition de penser que chacun est en droit de goûter la vraie vie et que cela demande beaucoup d'efforts. Là s'opère le glissement fatal : Ce n'est pas le travail aliéné qui nous construit. Au contraire, il détruit à des degrés divers la plupart d'entre nous. Même les cadres d'entreprises, les « exécutifs », corps d'élite de l'armée des zéloteurs du trimard, osent avouer, loin de leurs chefs, que le taf les emmerde. Il était grand temps qu'ils cessent de confondre le travail et la vie.

Le travail ne mériterait pas son origine étymologique si l'on ne devait travailler que parce qu'on l'a décidé soi-même, mais c'est lorsqu'on commence à marnier pour quelqu'un de vide ou quelque chose de vain qu'il devient une torture. Le travail a une sale gueule et ceux qui trouvent une quelconque satisfaction au trimard ne lui doivent rien. Il est sans doute possible d'être content d'y aller mais on est toujours content quand on le quitte. On peut aussi avoir des idées, faire des rencontres et quantité d'heureuses choses dans un « contexte professionnel ». La joie qu'on en tire n'a rien pourtant à voir avec le travail, mais avec la vie. C'est cette confusion fondamentale qu'entretiennent plus ou moins sciemment les pantins médiatiques qui tiennent lieu d'avant-garde inversée de notre époque intellectuellement morose. Ils sont relayés par une foule d'imbéciles qui, pressentant l'embrouille de manière confuse et diffuse, se rassurent et refoulent leurs douloureuses contradictions en martelant que le travail est une condition indispensable de l'équilibre et de l'épanouissement dont ils continuent pourtant à rêver après des années de bons et loyaux sévices.

Que les patrons, et tous ceux qui font bosser les autres pour eux chantent les louanges de la corvée, cela n'étonne personne. Mais il paraît bien plus périlleux de justifier la collaboration active de tous les masochistes qui chaque jour vont pointer et persistent à donner raison à leurs bourreaux. Même ceux à qui on nie tout droit à une existence autonome en les catégorisant en « demandeurs d'emploi » sont parfois prêts à tout pour en trouver. L'idée qu'avoir un boulot de merde vaut mieux que ne pas avoir de boulot du tout est – dit-on dans les journaux - communément admise. Dans ces conditions, tous les employeurs privés (ou publics) ont beau jeu de se livrer à un chantage qui dure maintenant depuis plusieurs décennies. Ils font ainsi d'une pierre deux coups en augmentant sans cesse, toujours plus vite, leurs profits<sup>9</sup> et en entretenant une obsession qui paralyse tout sens critique et qui obnubile la plupart de ceux qui pourraient enfin avoir le loisir de réfléchir.

Bref, tous restent bien dociles.

Il est plus que jamais dangereux d'accorder à la plèbe le temps de penser. C'est lorsque que l'on commence à réfléchir que l'on se met à dérouler la pelote du mensonge et du cynisme qui fondent nos sociétés. Il s'agit d'épuiser tous ceux qui ont un travail en ne leur laissant que des libertés utiles à la permanence d'un système<sup>10</sup>: devenir toujours plus triste devant la boîte à images, se bousculer pour acheter du vide dans les magasins (grands de préférence, on y perd plus de temps et on en ressort plus merdique), avoir l'illusion de rencontrer des gens pour se rassurer et se convaincre qu'on est bien le meilleur ou qu'au moins, il y a pire... Pendant ce temps, tous ceux qui n'ont pas de travail ne pensent qu'à en avoir un pour pouvoir à leur tour prendre leur rôle.

Il y eut toutefois, il n'y a pas si longtemps, des époques heureuses pour certains car dangereuses pour les privilèges d'autres où l'on criait que l'on ne travaillerait jamais, que l'on avait bien d'autres charmants loisirs à honorer et qu'un soupçon d'astuce pouvait nous aider à vivre en intelligence sans condamner l'espèce. Mais depuis, sauf le respect de nos aînés médiatiques ou non, l'époque est plutôt au reniement et à la décadence de la pensée. C'est ainsi que l'on se retrouve aujourd'hui la tête coincée dans un étau idéologique. Les pâh-trOns, les zhomes monopolhitiques et les médiocres médiatiques, concourent à qui mieux-mieux à « réhabiliter le travail », se livrent à un chantage au chômage pour imposer toujours plus de précarité, d'inégalités et de tristesse. Nous tentons bien de nous abriter de ces diarrhées idéologiques et n'en ferions aucun cas si nous n'étions pas concernés. Mais cette tristesse nous irrite, car elle déborde et répand sa bave dans nos rues, dans nos bistrotts, dans nos têtes et celle de nos proches.

---

<sup>9</sup> *Pendant longtemps, faire des profits devait se faire dans la discrétion. Les rupins d'aujourd'hui ont remplacé cette prudente pudeur par l'arrogance. Une arrogance outrancière qui a souvent été le prélude aux changements historiques importants...*

<sup>10</sup> *Ne levez pas la tête pour le chercher, le système, c'est nous tous.*

Nous pensons au contraire qu'à quelque chose, chômage est bon... Si l'absence d'emploi est souvent considéré comme une calamité (ou un châtement dont le chômeur serait le principal responsable), ce n'est vraiment pas parce dans ce cas, on ne va pas s'assommer au chagrin. Si le chômage apparaît comme une épreuve, c'est parce que certaines effluves idéologiques nous poussent à le considérer comme tel. Si le chômeur souffre, c'est parce que ces mêmes miasmes idéologiques s'éreintent à détruire tout endroit de socialisation qui ne soit pas rentable, tout lien social non publicitaire donc commercial, à dresser les individus les uns contre les autres pour qu'ils puissent offrir le meilleur d'eux-mêmes à... leurs actionnaires et leurs patrons. Le milieu professionnel enregistre en la matière des succès notoires : il n'est pas d'endroit aussi rêvé pour stimuler son individualisme et faire prévaloir son intérêt personnel sur l'intérêt collectif. Au boulot et à tous ses échelons, les gens malades de sociabilité peuvent enfin se trouver des ennemis et occuper leur existence à les harceler, sans se dire à aucun moment qu'ils pourraient être les marionnettes d'un système qui ne leur rapporte rien. En ce qui nous concerne, et tant pis pour ceux que cela attriste, nous n'avons aucune envie de perdre du temps à nous chercher des ennemis. Ce temps, nous préférons de loin l'employer à trouver des amis.

*« Mon Dieu !- nous réplique-t-on à l'envie- Que connaissez-vous de la pauvreté et qui êtes-vous pour en parler? Il est si facile d'être effronté quand on n'a pas une famille à nourrir ! Savez-vous ce que c'est que de ne pas réussir à joindre les deux bouts ? ».*

Nous sommes simplement convaincus que la vraie misère n'est pas celle que l'on croit, et que l'indignation ne révèle rarement autre chose que de réelles difficultés à assumer des contradictions personnelles. Nous avons également cru constater que lorsque que des baudruches en appellent au sens moral, elles parlent pour elles-mêmes mais toujours à la place de ceux qu'elles prétendent défendre<sup>11</sup>. Et puis nous n'aimons pas qu'on nous parle sur ce ton.

Car dans le fond, qui est vraiment cynique? Nos sociétés font hardiment mine de courir après le « plein emploi » depuis plus de quarante années, beaucoup plus longues pour certains que pour d'autres, après plus de « flexibilité », de « précarité », de « mobilité », d'« employabilité », de « séparabilité », bref, d'exploitation. Et si dans des pays amis, plus « efficaces » au sens inquiétant du terme, on arrive à s'approcher du plein emploi, on prend bien soin de garder une marge suffisante d'indigents pour permettre un appauvrissement généralisé flanqué d'un apprentissage discipliné de la soumission.

Notre intention n'est nullement de nous moquer de la souffrance de quiconque, mais justement de démasquer les pantins qui s'érigent en gardiens

---

<sup>11</sup> *Ne nous méprenons pas, on a bien sûr le droit d'être moral (nous conseillons pour notre part d'être éthique), mais merci de ne pas s'en servir comme grille de lecture ou simple argument : si l'on doit reconnaître une victoire à notre époque, c'est bien celle d'en avoir enfin fini avec la morale, concept plus que douteux.*

des tabous fondateurs d'inégalités, ceux qui vivent très mal leur connivence avec un système inique et qui s'acharnent à vouloir le changer en profondeur à une seule condition : que tout reste à peu près pareil et qu'on continue à survivre tranquillement. Après tout, on est toujours mieux à notre place que tous ces pauvres gens qui en bavent...

Qui est immoral, quand il est plus mal vu de cracher sur le turbin que de délinquer en col blanc ? On dénonce plus facilement les « profiteurs » ou les « parasites » qui gagnent péniblement trois mille balles par mois que des patrons incompetents qui en gagnent mille fois plus. Notons que de temps en temps, on en envoie un en prison pour riches pendant que les autres continuent à essayer d'apaiser leur pathologique soif de kilofrancs.

Qui est immoral, quand certains osent encore utiliser le mot « exclusion », alors que c'est précisément ce mot qui exclut ? Dès qu'on l'utilise, on se rassure en s'affirmant « inclus » : Nous, on a un travail. Un chômeur doit forcément être triste : il ne peut pas comme nous, aller surconsommer dans les très grands magasins, accéder à des rêves de niais devenus réalités comme les grosses voitures de cross, le heaume-vidéo ou les prothèses ondulatoires, s'acheter des vêtements que tout le monde porte ou payer pour partir en vacances dans des lieux plus atroces encore que ceux où l'on survit le reste du temps.

Les « exclus » seraient donc nos victimes expiatoires, victimes d'une malédiction qui nous dépasse, nous laisse impuissants, un fléau presque transcendantal, mystérieux et arbitraire comme les tornades ou la maladie (qui, elles non plus, ne tombent pas toujours du ciel...). Et puis, lorsqu'on est exclu, « on est toujours un petit peu coupable », au moins de devoir supporter ce dont tout le monde a peur...

L'exclusion n'a pas de réalité objective. L'exclusion, ça n'existe pas. La pauvreté et son extrême, si. Nos sociétés ne doivent pas s'en tirer à si bon compte, sans avoir à assumer un « dehors » dont elles ne seraient pas responsables. Il est d'ailleurs à prévoir que ce sont les chômeurs heureux qui les sauveront, en démontrant par l'exemple que l'on peut être épanoui en méprisant les valeurs dominantes, et que cela est non seulement conseillé, mais vital. Il est tout de même très séduisant de quitter un cauchemar pour un espoir bien aisé à concevoir avec un peu de bon sens. La fin des excès du travail aliénant nous laissera le temps de penser, réfléchir et créer des choses bien plus alléchantes et c'est pour notre part d'excellente humeur que nous irons pointer à l'auto organisation collective de nos destins un petit peu plus choisis.

Aux tristes semblables qui disent s'épanouir à amasser, sans se douter que c'est là un des symptômes de leur paranoïa alimentée par la peur permanente de perdre un peu de leur pactole, nous fredonnons, sereins, une toute autre musique. Contrairement à ce qu'ils aiment prétendre, notre vision des choses n'est pas idéologique ni contradictoire avec nos existences mais bien empirique car avérée par nos réalités. Nous serons sans doute d'accord avec eux pour penser que l'autonomie est la condition première de

l'épanouissement, mais doutons que nous ayons la même conception de l'autonomie. La nôtre n'a rien à voir avec l'argent ou le pouvoir qui peuvent donner l'illusion de la puissance mais qui séparent et alièneront toujours. Nous préférons cuisiner qu'acheter un service qui peut être un plaisir, jouer et chanter plutôt que nous contenter de regarder d'autres le faire, courir et nager que gagner, inventer l'amour plutôt que nous conformer aux mensonges qui courent sur son compte. Nous cherchons davantage à avoir des idées que nous évertuer à recycler celles qui depuis des siècles pourrissent irrémédiablement dans le formol de l'injustice. Nous ne prétendons pas être capables – cela serait bien présomptueux - de jouir de tous les plaisirs qui nous sont offerts mais sommes déterminés à être acteurs du plus grand nombre d'entre eux. C'est pourquoi nous recherchons toutes celles et ceux qui, intuitivement ou non, partagent notre amour du don, direct et non monnayable. Le temps consacré à étancher cette soif de joie est à notre avis le seul qui nous appartienne vraiment ; c'est pour cette raison que nous en réclamerons toujours plus, pour tout le monde. Par bonheur, l'autonomie croît de façon exponentielle, jusqu'à faire oublier le temps. Dans le fond, nous aimons travailler, mais toujours à l'établissement conscient, collectif et poétique d'une nouvelle civilisation<sup>12</sup>.

Qui serait assez fou pour refuser d'avoir enfin le temps d'écouter les enfants, de profiter de la nature avec infiniment plus de bénéfice que sa destruction n'en permet, de gagner du temps à regarder les nuages ou – encore !- des enfants<sup>13</sup> le cul dans l'herbe tendre, de peindre ou d'écrire soi-même son quotidien ? Nous sommes même disposés à cultiver des jardins, bâtir des maisons belles et solides, suer sur des poèmes, construire des chansons ou penser des écoles buissonnières ou tous seraient heureux d'aller<sup>14</sup>...

Ce projet contient le danger et le charme de l'incertitude, mais ne devient-il pas urgent lorsqu'on en arrive à sanctionner les punis et céder toujours plus de notre quotidien au néant des marchands ? Il est difficile de vénérer les valeurs de la compétition -« tous contre tous ! »- et de l'argent - « rien n'est offert ! »- sans vivre malade. Nous conseillons humblement mais avec force une posologie différente, car les tranquillisants n'ont jamais guéri personne et le PIB d'une nation n'est pas grand-chose au regard du taux de suicide de sa jeunesse. Commençons donc par cultiver la coopération et le don. Ces utopies nous font bien moins peur que les râles de piètres augures qui

---

<sup>12</sup> *Comme le disaient d'autres qui, on le voit, ne manquaient pas non plus de modestie, les bougres !*

<sup>13</sup> *Entendons-nous bien ; les enfants, on peut s'en passer, hein...*

<sup>14</sup> *Nous les entendons d'ici, ceux qui grognent qu'« une vie n'est pas facile à remplir », et qu'« il n'y a rien de pire que d'être un roi sans divertissement ». Le salariat, loin de remplir les existences, contribue à les vider. Il est par contre bien des passions gratuites qu'une vie ne suffira jamais à assouvir. Manquer de temps n'est qu'un tracassant somme toute bien accessoire lorsqu'il vous est arrivé de presser la vie jusqu'à ce que la mort n'en devienne que dommage...*



n'entrevoient qu'un avenir castré d'espoir. Présenter l'avenir comme une souffrance est construire de toute pièce cette souffrance.

Pour être moins lyriques, il faut d'urgence fuir le travail, abolir les profits et les salaires ou à défaut offrir à chacun-e un salaire d'humain, un digne revenu d'existence<sup>15</sup>. Le vingt et unième siècle sera paresseux, au sens joyeux du terme, ou ne sera pas.

Et que vivent la justice et la lutte, les pauvres généreux, les riches malheureux et les chômeurs poètes...

---

<sup>15</sup> *Ne comptez pas sur nous pour nous sentir obligés de prouver que c'est possible : cela a déjà été fait. Mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre.*

Virez-nous tous !

Si ces pourris d'rupins,  
M'foutent à la porte demain,  
J'm'en fais pas j'trouv'rai bien  
Une aut' sorte de turbin

Mais cette fois écoute bien,  
J'frai un boulot éthique :  
Poète, voleur, indien,  
Bref, d'la vraie politique

Je pourrai – le bonheur !-  
Rigoler pour de bon,  
En dev'nant kidnappeur  
De riches et d'grands patrons...

Saboteur patenté,  
Défonçeur d'la morale  
Que nous font avaler  
Les curés et les stals

« L'oisif est un vicieux »  
« L'Salut, c'est l'salariat »  
Tout c'qu'ils s'contentent de faire  
C'est parler à ta place

Trop marre d'aller bosser  
D'avaler leurs salades  
Et de prendre mon rôle  
Dans cette mascarade

Avec leurs radios,  
Leurs journaux, leurs téléés,  
Les puissants ces salauds  
Nous forcent à acheter

Mais c'est pas tout c'qu'y font,  
Ils forgent ton réel  
Réduisent tes horizons  
T'enfoncent dans la poubelle

Une bonne fois dis leur non !  
Ecoute notre message,  
Tu verras comme c'est bon  
D'être un enfant pas sage

Ils enferment les pauvres  
« Faut bien s'protéger, non ? »  
Mais leurs vies méprisables  
Sont pires que des prisons

Change ton fusil d'épaule  
Et deviens arrogant  
L'argent, la vanité  
Font d'eux des survivants

J'préfère manifester  
Boire une bière, un picon,  
Paname sous le soleil  
Et chanter des chansons...

# Virez-nous tous!

Maquis

Voice



Si ces pourris d'rupins, m'foutent à la porte demain J'm'en fais j'trouv'rai bien un'aut' sort' de turbin



Mais cet' fois écout' bien, j'frai un boulot éthique: poète, voleur, indien. Bref, d'la vraie politique... Je pourrai - le bonheur! -



rigoler pour de bon, en dev'nant kidnappeur, de riches et d'grands patrons...

Si riche de rien

*Aux très riches malades de dépendances diverses,  
Aux très très riches qui parfois s'ennuient,  
Aux très très très riches qui se croient malin-s*

Je suis riche,  
je ne suis rien que ce qui me possède.

Je suis riche,  
la langueur ne vend pas son exil.

Je suis riche,  
mes semblables mentent aussi mal que moi.

Je suis riche  
et si seul à compter mon ennui.

Je suis riche  
et pourtant si pauvre en aventures.

Je suis riche  
et jaloux de ceux qui ne le sont pas.

Je suis riche  
de pouvoir mais si peu de puissance.

Je suis riche  
à vomir. Je vomis. Je vomis.

Je suis riche,  
mon corps refuse d'obéir...

Je suis riche,  
...à ma tête farcie de saint-frusquin.

Je suis riche,  
beaucoup plus que beaucoup, toujours moins que certains.

Je suis riche  
et mon luxe pue le sang des pouilleux.

Je suis riche  
d'interdire l'aventure, de ruiner le poème.

Je suis riche  
de faire taire tout chahut qui trouble mon bourdon.

Je suis riche  
d'obéir à l'ordre des choses.

Je suis riche  
de vivre partout nulle part.

Je suis riche  
d'acheter du chimique pour voiler mon cafard.

Je suis riche  
et méchant quand au petit matin pointe le désespoir.

Je suis riche,  
mes enfants le seront, ils n'auront pas le choix.

Je suis riche  
et silence afin de le rester.

Je suis riche  
et tapage d'humaine vanité.

Je suis riche  
de suivre afin de perpétuer.

Je suis riche  
de misère à répandre.

Je suis riche,  
vaut-il mieux tuer plutôt que de se pendre ?

Je suis riche  
de faire ce que l'on attend de moi

Je suis riche  
et me débats. Je n'ai pas le choix.

## Les candidats à l'importance

On les rencontre dans tous les milieux. Cela leur va d'ailleurs très bien : c'est souvent au milieu qu'ils choisissent d'exister. Quand on a entendu parler, voire, même si c'est plus rare, lu Descartes, on a bien retenu qu'il fallait fuir les extrêmes. Mais les candidats à l'importance n'ont pas le temps de réfléchir à ce qu'est un extrême. Ils font donc confiance à leurs magazines et déploient des trésors d'énergie à toujours se situer au milieu ...de rien.

Les candidats à l'importance ont souvent une écriture illisible. Elle les soulage de cruelles contingences orthographiques à leurs yeux honteuses. Et puis, au-delà du cauchemar des consonnes doubles ou de la règle de l'accord du participe passé, ils songent avec fierté que leur belle patte de mouche est unique et qu'elle est l'écho graphologique de leur immense valeur. Les candidats à l'importance sont très nombreux à se penser singuliers.

Les candidats à l'importance aiment à faire croire qu'ils travaillent à foison. Ils sont souvent très doués et ont brillamment réussi leurs études dans les meilleures écoles (les plus chères mais aussi les gratuites, que si peu peuvent s'offrir). Mais ils sont d'autant plus conscients que « le travail, c'est ingrat » qu'ils excellent dans l'art de ruminer celui des autres.

Si l'on tient compte du travail que les candidats à l'importance disent fournir, il nous faut bien admettre que leurs nuits sont incroyablement plus courtes que les nôtres, que leurs journées font plus de vingt quatre heures, qu'ils n'ont jamais le temps de faire caca. Pourtant, ils s'intéressent avec passion à la télévision - média totalitaire qui gangrène tous les autres - puisque c'est là qu'aiment à se répandre les candidats à l'importance devenus importants et qui peuvent enfin passer leur temps à répondre à des questions qui sont déjà des réponses. Ils trouvent aussi le temps de bien manger, d'écrire du vide, de bien se reposer et même parfois de faire de l'exercice ou de sauter des maîtresses. Les candidats à l'importance ont appris de la conduite de leurs aînés - ils sont bien placés pour savoir qu'il faut davantage faire confiance aux actes qu'aux discours - qu'il est impossible de briller en étant austère. Il est précieux d'être en très bonne forme pour pouvoir asséner à son entourage que le travail est épanouissant. Les candidats à l'importance sont toujours disposés à se sacrifier en ce sens pour obtenir que les autres donnent le meilleur d'eux-mêmes. Les exemples les plus convaincants ne sont-ils pas ceux que l'on invoque sans les suivre soi-même?

Les candidats à l'importance ont parfois lu Clausewitz, Sun Tsu, Machiavel et le Cardinal de Retz, mais les listes de citations qu'ils dressent et

apprennent par cœur sont issues d'œuvres plus pacifiques. Ils adorent en tous cas en accoutrer leurs boniments et les choisir avec soin en fonction du profil de ceux qui les écoutent et du nombre de mensonges qu'ils ont à faire avaler.

Il existe bien sûr une autre catégorie de candidats à l'importance : ceux qui n'ont rien lu. Tant pis pour eux.

Les candidats à l'importance prônent la singularité et le mérite. Mais fidèles à leur inconsciente vertu suprême<sup>1</sup>, ils pataugent dans le conformisme et vivent de réseaux d'accointances qu'un soupçon de panache les convaincrat d'abandonner aux gueux.

Les candidats à l'importance étaient souvent des braves types, avant. Mais comment s'en souvenir alors qu'ils l'ont eux-mêmes oublié ?

Trop occupés à s'inquiéter des modes et d'autres toutes petites choses, les candidats à l'importance considèrent souvent que « dans le fond, l'Histoire, c'est un truc qui sert à rien ». Ils finissent de fait toujours dans ses poubelles.

Les candidats à l'importance ont un étrange rapport au vulgaire. Ils méprisent avec force tous ceux qui sont moins riches ou moins bien nés. Ils doivent pourtant, en nos époques « démocratiques », se donner la peine d'entamer leur immense capital d'hypocrisie à faire penser le contraire. Cette aptitude au mensonge méprisant est, il est vrai, partagée de façon beaucoup plus maladroite par la plèbe, qui a souvent autre chose à faire. Passer son temps à mentir est pourtant la pire manière d'apprendre à exister et de loin la plus triviale. C'est pour cela que lorsque le masque de finesse et d'assurance d'un candidat à l'importance vient à tomber, celui-ci croit être enfin authentique, alors que le pire des poissards le jugerait vulgaire.

Les candidats à l'importance sont capables de faire preuve de beaucoup d'humour, sauf lorsqu'il concerne deux sujets à propos desquels ils ne rigolent plus du tout, même s'ils ne sont pas avec n'importe qui : eux-mêmes et la sciencéconomique. Ils ne peuvent concevoir que la sciencéconomique est depuis toujours incapable d'établir des lois fiables puisqu'incapable de les vérifier, impropre à la moindre prévision qui ne relève pas, dans le fond, de la superstition. La météorologie elle-même est bien plus fiable que la sciencéconomique qui n'est capable de prévoir que le passé, mais les candidats à l'importance traitent de médiocres ceux qui passent leur temps à parler du temps qu'il fait et méprisent instinctivement tout ce qui peut s'opposer aux thèses de la sciencéconomique. A tel point que pour eux, il ne s'agit plus d'une science mais d'une transcendance. Mais ne le faites pas remarquer à un candidat à l'importance... Il saurait vous montrer qu'il est rationaliste

---

<sup>1</sup> *Le mensonge.*

jusqu'au bout des ongles et réussirait à ensevelir ses présupposés idéologicomagiques sous des tombereaux d'équations, démonstrations et autres scories positivistes. Les candidats à l'importance ont du mal à se détacher des idées majoritaires. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont candidats à l'importance.

Les candidats à l'importance ont toujours de mauvaises nouvelles à annoncer aux autres. Ils s'acquittent avec un zèle faussement attristé de cette tâche ingrate en rappelant que c'est la réalité, et l'indispensable adaptation à cette réalité, qui les y oblige. Les candidats à l'importance ont toujours sous la main une réalité qui les arrange. Ils devraient savoir que l'on ne voit que ce que l'on croit mais claironnent que la seule réalité qui vaille, c'est la leur. Comment peut-on parler de réalité lorsque l'on ne connaît pas le prix d'une baguette, que l'on ne torche jamais ses mioches et que l'on croit sottement que les pauvres sont toujours assez nigauds pour faire confiance à des candidats à l'importance sans qu'une police ne les y force ?

Les candidats à l'importance savent exciter le candidat à l'importance qui sommeille en chacun de nous. Ils sont très fiers d'avoir compris que la flatterie est beaucoup plus efficace que la sincérité et cela les arrange, car ils ne sont pas très courageux. Ils caressent ceux qui leur sont soumis, leurs « médiocres », sans se donner trop de mal mais toujours avec ce qu'il faut de mépris. Ils savent endormir leurs ennemis qui, trop heureux de mesurer leur importance en se mesurant à un candidat à l'importance, s'en voient secrètement flattés et en oublient leurs griefs.

Les candidats à l'importance savent causer. Ils font très peu d'erreurs d'expression et bafouillent encore plus rarement. Ils en sont très fiers, car cela impressionne beaucoup les gobe-mouches. Cela ne fait pourtant que prouver qu'ils mentent tout ce qu'ils racontent. Il faut toujours se méfier des gens qui parlent trop proprement. Au moins autant que de ceux qui croient que, tandis qu'ils pensent nous duper, leur visage et leur regard reste lui aussi docile et muet.

Les candidats à l'importance sont foncièrement conservateurs, mais aiment répéter, avec une moue attendrie et un sourire condescendant, que les utopies sont nécessaires et que ce sont elles qui font avancer le monde. Ils ne savent pourtant pas vraiment ce que cela veut dire et restent très « pragmatiques », même si ce pragmatisme (se) repose sur des fantasmes. Pour un candidat à l'importance, il faut se méfier de tout projet qui ne soit pas à la mode, car il est forcément utopique et irréaliste. Ils ont en cela raison : rien n'est en effet possible jusqu'à ce qu'il le *devienne*, même en syntaxe.



Les candidats à l'importance ont compris beaucoup de choses sur l'âme humaine, mais ne s'en vantent que lorsqu'ils pensent que cela peut leur être utile. Ils ont une haute opinion de la hiérarchie puisque c'est elle qui confère de l'importance. Ils se montrent donc aussi inflexibles et tyranniques avec leurs sous-fifres que soumis et craintifs à l'égard de leurs supérieurs, qu'ils envient. Ils savent qu'un candidat à l'importance n'est tenu de respecter des règles que si cela se sait et brûlent parfois d'envie de dénoncer l'hypocrite absurdité du pouvoir, mais rechignent à remettre en cause quelque pouvoir que ce soit ; les candidats à l'importance ont peur de scier la branche sur laquelle ils sont assis.

Les candidats à l'importance sont de très grands comédiens. Ils ne reculent devant aucun artifice facial ou corporel pour se faire aimer et comprendre, mais craignent comme la peste les grimaces incontrôlables de l'humiliation ou de la défaite. Les candidats à l'importance savent se montrer humbles, mais uniquement quand ils comprennent que quelqu'un qu'ils croyaient comprendre a lui-même parfaitement compris qu'ils croyaient le comprendre.

Les candidats à l'importance défient les principes de non-contradiction en matière de morphologie lexicale. Ils parviennent en effet à être à la fois et en permanence dans la posture et l'imposture.

Les candidats à l'importance ne seraient pas grand-chose sans tous ceux qui choisissent d'abdiquer leur puissance à leur bénéfice. Tous ces complices des candidats à l'importance ont oublié la puissance du collectif et se croient brillants quand ils pensent dans leur toute petite tête et leur triste coin qu'un humain seul ne peut agir sur son destin. Ce sont souvent les mêmes qui, ne reculant devant aucune contradiction, décident collectivement de mettre leur destin entre les mains des hommes si seuls que sont les candidats à l'importance. Pour ces derniers, l'importance est quelque chose qui ne se partage pas.

Les candidats à l'importance n'ont pas toujours un physique généreux. Si c'est le cas néanmoins, ils ont beau jeu d'abuser les niais qui pensent que la plastique est le reflet de l'âme. S'ils ne sont pas séduisants, ils choisissent tout de même l'uniforme de ceux qui ont toujours quelque chose à cacher et qui tirent une grande partie de leur autorité de leur simple apparence : le costume, la cravate et les souliers cirés. Leur coupe de cheveux devient l'unique indice de leur extravagance, non dénuée de calculs. Les candidats à l'importance ont parfaitement compris que l'on peut se permettre beaucoup de choses lorsque l'on ne risque pas d'être victime d'un délit de sale gueule. Et pourtant, quels que soient les efforts qu'ils prodiguent à rester séduisants, les candidats à l'importance finissent toujours fort adipeux, au moins du dedans.

Les candidats à l'importance aiment comprendre ou du moins le laisser croire. Ils restent pourtant très perplexes devant ceux qui n'ont rien à prouver, les timides qui ont appris à parler, mais qui ne jugent pas utile de s'exprimer pour ne rien dire. Les candidats à l'importance sont convaincus qu'il est impératif de pérorer pour exister. Il ne leur vient trop rarement à l'esprit que ceux qui parlent le moins ne sont pas toujours ceux qui ont le plus peur.

Les candidats à l'importance sont souvent obligés -par eux-mêmes- de parler de choses qui les emmerdent avec des gens qui les emmerdent. Ils se consolent en se disant qu'un jour, plus personne ne les emmerdera. Ils auront pourtant toujours à supporter une bien encombrante compagnie : la leur.

Les candidats à l'importance attendent de leurs amis qu'ils soient réellement loyaux et fidèles. Ils sont très déçus quand par malheur ils comprennent qu'il n'y a pas plus vil et bas qu'un candidat à l'importance qu'un autre candidat à l'importance. Ils reprochent alors à leurs anciens amis, leurs semblables, ce qu'ils ne peuvent se reprocher à eux-mêmes, mais en sont doublement et profondément affligés. On le serait à moins.

Les candidats à l'importance sont toujours en compétition. Ils passent leur temps à se mesurer à leurs proches et s'efforcent de contenir ceux qui pourraient manifester l'envie de prendre leur place, de leur arracher un peu de leur part d'importance. La compétition est l'alpha et l'oméga des candidats à l'importance. Ils y baignent avec d'autant plus de gourmandise que, sans illusion, ils savent qu'il ne faut pas compter sur leur propre valeur mais sur les faiblesses et la médiocrité de leurs adversaires pour emporter la victoire.

Les candidats à l'importance savent qu'il faut toujours se dire que l'on a moins peur que son adversaire. Leur pouvoir est là pour les y aider mais ils se disent parfois, et des rides naissent alors sur leur front, qu'avoir moins peur, c'est encore avoir peur... et puis ils pensent à autre chose.

Plus ils deviennent importants, plus les candidats à l'importance se rendent compte que pour être important, il vaut beaucoup mieux savoir mentir que penser.

Une grande majorité de candidats à l'importance le restent toute leur vie, aveuglés par leur folie, aveulis par leur vanité. D'autres deviennent nos caciques. Le pâle miroir de leur puissance ne réfléchit pourtant jamais autre chose que le vide reflet d'une fade soumission.

Ah, caill'ra, caill'ra, caill'ra !

Dans le centre-ville,  
Les nouveaux édifices sont en verre.  
L'architecture n'est que transparence et lumière, voudrait faire rimer frénésie  
et sérénité.

Tout semble grand ouvert, comme s'ils voulaient crier :  
« Entrez ! Voyez mes frères ! On a rien à cacher ».  
Pourtant, à y regarder d'un peu plus près, on voit des sous-flics à chaque étage,  
À chaque coin de couloir.

Comme chez nous, mais en pire, on ne s'y sent pas invités...  
Les rues bénéficient des miracles de la miniaturisation et de l'efficacité,  
Accordons sept oscars aux caméras de sécurité :  
Elles filment votre survie.  
Le scénario manque de rythme, de péripéties,  
D'inattendu, d'inespéré.  
Vous n'êtes plus spectateurs, mais acteurs, malgré vous ;  
Offrez-vous un vrai rôle, un rôle de voyou !

Chez nous c'est pas pareil, c'est plutôt gris béton.  
Même si des fois c'est ocre, plus chaud, plus mélangé.  
Quand le soleil se couche, il nous fait la politesse d'être gratuit.  
Si gratuit qu'il fait partie des choses qu'on refusera toujours d'acheter.  
Des murs et des fenêtres, des fenêtres et des murs, des murs et des fenêtres,  
Des fenêtres et des murs, des murs et des fenêtres...  
Seules celles qui nous regardent de haut ne sont pas protégées.  
Elles se croient à l'abri, mais gaffe, on peut voler !  
Moi, ce qui m'intéresse, quand je suis dans les airs, c'est les caves, le  
commissariat

Et le centre plus municipal que social.  
Je ne supporte pas leurs barreaux qui m'emprisonnent dehors,  
Qui me condamnent d'avance,  
Me préparent à accepter ce que l'avenir bêle me réserver.  
Je le ferai mentir ;  
Comme lui, je suis sans pitié.

Les bicoques des gueux  
Ont au moins la vertu  
D'apprendre la patience.  
Ô, brillants architectes,

Toutes petites têtes,  
Qui n'y habitez pas,  
Merci de nous offrir  
Ces rasants tintamarres :  
Les moteurs stridulants  
La tumultueuse vie des voisins  
Qui ont des problèmes d'argent,  
Le bourdon du périph', la millefa, les copains,  
Le chant des sirènes qui, ici, crissent et l'abruti du rez-de-chaussée.

Certains n'apprécient pas que l'on soit si vivants :  
« Mais écoutez-les donc, c'est vrai qu'ils sont bruyants ! »  
Il suffit d'aimer ça et de s'entraîner à couvrir le boucan.  
Ça exige rigueur, énergie et ténacité.  
C'est beaucoup plus facile quand on n'a pas le choix.  
Le jeu en vaut la chandelle car notre langue est admirable :  
Cocktail détonnant  
Aux oreilles des riches.  
Elle mêle rire et colère, allie jeu et révolte et brille d'innocence, de générosité.  
On tchatche, on baratine  
On péroré, on jacasse  
Jamais pour ne rien dire.  
Accros à la palabre ;  
La démocratie ne se construit pas dans le silence.

Et puis, il y a le corps.  
Ça, tout le monde en a un.  
C'est un droit humain.  
Et comme tous les autres, il peut être bafoué  
Alors on y prend garde.  
Les très pauvres ont toujours dû courir très vite,  
Quelle que soit leur couleur...  
Petit- fils de cimarrons, héritiers d'ilote,  
Descendants de chair à colons,  
Nous gambaderons longtemps encore,  
Exaltés par nos hérédités.  
Quand on n'a presque rien, c'est peut-être l'instinct de survie ?  
On veille à être puissant, rapide et vigilant  
Pour ne pas se priver de tout ce qui reste  
Ça permet, à défaut de l'être, de se sentir fort  
Et de rester beaux, jusqu'à ce que ce que l'on mange,  
Ceux qui nous mangent,  
Réussissent à nous amocher.

« Zones de non-droit » ! Pour qui ? Et le droit de glander ?  
 Venez voir par vous-mêmes  
 Et vous verrez qu'il n'y a que des zones ou vous ne mettez plus les pieds  
 Parce que vous ne le voulez plus.  
 Où il y des enfants qu'il faut parfois gronder,  
 Des sages adoucis par la vie,  
 Profonds de différences  
 Et partout des couleurs qui peuvent aussi être joyeuses,  
 Une folie qui fait  
 Moins peur que votre norme.  
 Pléthore de raisons de ne pas adhérer au nauséux message :  
 « Maintenant le lien social, c'est à l'hypermarché ».  
 Ceux qui disent vouloir le bien de tous se ruinent en effort,  
 Ne ménagent pas leur peine,  
 Pour lutter contre nous, les incivilisés.  
 On sait pourtant ce que veulent dire « bonjour », « s'il vous plaît », « merci »,  
 « Vous m'en voyez confus » ou « j'en suis fort marri »  
 Par contre, quand on parle de respect,  
 C'est toi qui pouffe jaune,  
 Tu comprends le contraire.  
  
 Cela pourrait n'être, après tout,  
 Qu'affaire de jugeote.  
 Cher ennemi chroniqueur, expert en boniments, petit politocard, chercheur en  
 vanité.  
 Tu gloses sur mes potes en prenant un air inspiré,  
 Inquiet,  
 Parfois perplexe,  
 Aussi profond que creux.  
 On dirait - c'est gênant ! - que tu ne fais même pas mine  
 De te tromper à ce point.  
 Tu es construit, cousin,  
 libère-toi de ton quartier, de ta famille, de ta culture et de tes trouilles.  
 Car pour le diagnostic,  
 Tu peux te rhabiller  
 Tu manques cruellement  
 D'une lucidité  
 Facile à acquérir  
 Quand on se voit dépeint  
 Et caricaturé.  
 Je sais ce qu'est mentir,  
 Ne rien comprendre à rien :

C'est toi qui me l'apprends,  
Tartufe quotidien.  
C'est à tous les niveaux  
Que tu manques de classes  
Ce vilain vieux gros mot  
Qui t'écorche la gueule.  
Tes valeurs, tes modèles  
Sont aussi mensongers  
Que tout ce qu'on raconte  
Chez toi, à la télé.  
De grâce, faites-le taire !  
Ou changer de sujet,  
Avouer s'il l'ose,  
Où est son intérêt,  
Son petit intérêt,  
Tout petit intérêt,  
Intérêt minuscule  
Dont on vient à douter  
De l'existence même.

Tu vomis nos musiques :  
Elles sont insupportables !  
Elles ne sont pas à vendre,  
C'est du lourd, du bizarre.  
Economie d'basse-fosse, joyeux travail au noir  
Magie du collectif,  
Elles font l'histoire de l'art.  
Tant pis pour les clochards qui ne rêvent qu'au fric.  
Si on s'expose aux vannes  
C'est qu'on veut pas mourir  
Vivre, c'est inventer  
De nouveaux territoires.  
On se paie au mérite  
D'éclair d'yeux dans le noir.

Je n'ai pas de métier, mais sois sincère, toi non plus.  
Tu es payé à essayer d'exister,  
Mais tu n'as pas compris grand-chose.  
Tu es seulement né du bon côté de la matraque  
Car je vais t'expliquer ce que c'est de n'être jamais entendu  
Ou bien d'entendre toujours non.  
Ça ne ressemble en rien à être cru et répété

Parce que personne ne parle.

Moi, au moins j'ai compris que tout ce qu'on entend  
Sans vraiment écouter  
n'est que farce grossière, vérité inversée  
Les médiatiques et les publicitaires font désormais le même métier :  
Ils sont achetés pour vendre.  
Et se croient pourtant malins,  
Voire pire, utiles !  
Ils nous prennent pour des cons  
Mais il semble, cruelle ironie, qu'ils l'aient eux-mêmes oublié ;  
Leur air de se prendre au sérieux les trahit.  
L'humour est une richesse très paradoxale et hautement subversive:  
Il ne s'offre entièrement qu'aux pauvres qui résistent à la tristesse.  
Ceux qui s'y résignent nous en veulent de rire  
Preignent notre joie contre eux.  
L'humour, c'est la distance, pouvoir se contrôler.  
Ça s'apprend à l'usage  
Des insultes, des humiliations, des bassesses  
Le pire, c'est quand tu es dans une foule que tu juges plutôt amie  
Et que tu entends l'injure,  
Persiflée entre deux lèvres,  
Aussi courageuses qu'anonymes.  
Il faut rester tranquille,  
Repenser aux stoïques,  
Se la jouer différence indifférente ;  
Tu aurais l'air d'un fou  
Facile à accuser.  
Ça pourrait être pire,  
Ça l'a déjà été  
Ça ne fait que montrer  
Que ça n'est jamais terminé.

Rappelons-nous qu'il vaut mieux, même si c'est difficile,  
S'amuser de la bêtise des pauvres ressentimentaux.  
Ils n'ont pas beaucoup d'amis.  
Et sont plutôt à plaindre qu'à craindre.  
Par contre, quand les institutions s'en mêlent  
(Une institution, ça dit tomber du ciel, comme la foudre, c'est plus dur d'en  
discuter...),  
Il faut aussi s'en mêler.

Je suis du genre à juger plus légitime  
Et même à préférer  
L'outrage à l'arbitraire,  
L'émeute au meurtre,  
L'insulte à l'injustice,  
Les symboles mécaniques qui partent en flamme à la réalité de l'humiliation  
quotidienne,  
L'incertitude du chaos à ce que me réserve l'avenir de façon certaine,  
l'insolent,  
Bien plus insolent que moi !  
Quand pètent les Watts,  
Il faut se renseigner : qui est vraiment coupable?  
La bavure ou ce qu'elle entraîne?  
Le terreau ou la graine?  
L'essence ou l'étincelle?  
Que s'est-il passé à L.A.?  
Surtout, qui a payé?  
Pour une incivilité,  
Combien d'humiliations?  
Pour une salve d'insultes,  
Combien d'années de mépris?  
Pour un vol à la tire,  
Combien de générations sacrifiées?  
Pour quelques petits deals,  
Combien de crimes niés?  
Pour des pavés lancés,  
Combien de vies brisées ?

Il est, semble-t-il, logique et convenable  
De terroriser ceux qui crèvent de peur  
À en dire qu'ils n'ont plus peur de rien.  
De moraliser ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir votre morale.  
De punir les punis  
Et de les caricaturer jusqu'à faire en sorte  
Qu'ils se reconnaissent eux-mêmes dans la caricature.  
A chacun sa façon de voir  
Et de vivre.  
Celles-là, je vous les laisse.  
Je n'ai aucune envie de rester comme un con de l'Histoire,  
La vraie, celle qui n'avance pas par le centre mais les périphéries.  
Celle qui parle d'un passé qui demeure présent.



Continuez à piller les idées des pauvres  
Pour les revendre aux gosses des riches,  
À nous craindre, à nous dénoncer  
Tout en crevant de jalousie.  
Le silence de vos quartiers transpire la névrose.

Nos prisons sont d'abord les vôtres,  
Vous êtes les matons de l'ennui  
Symptômes aigus, preuve formelle  
D'une maladie muette.  
Je fais tout pour me faire la belle,  
Aller voir ailleurs si on vit,  
Pour fuir votre triste caverne,  
Serein car sainement révolté.  
Ma revanche, c'est votre tristesse  
Et mon espoir, ma liberté

Quand « cynisme » rime avec « conservation », Diogène se retourne dans sa tombe

*« ...Ainsi va la vie,  
on dit qu'on ne peut rien y changer.  
Ça ce n'est pas vrai  
car l'on peut tout modifier... »*

Il est universellement acquis que les humains aiment rire. Ces messieurs de la réclame le savent mieux que personne et usent de ce ressort d'identification dans presque toutes leurs affaires. Quand l'humour n'y est pas aussi grossier que godiche, il demeure, avec plus ou moins de succès, l'intention première<sup>1</sup>. Ceux d'entre eux qui se considèrent comme les plus « créatifs » n'hésitent pas, avec un courage aussi magistral qu'intéressé, à chahuter les principes bourgeois et à se déclarer « cyniques »... Culbuter la morale des corbeaux devient ainsi l'alibi favori de ceux qui défendent celle des marchands.

Le cynisme, en ceci qu'il nie toute soumission aveugle à quelque valeur que ce soit, aussi suprême soit-elle, nous semble indispensable à l'humour, lui-même vital. La distance que nous offre le rire n'est rien de moins que le début de la tolérance<sup>2</sup>. Ce même rire est une des rares vérités puisqu'elle est universelle et qu'elle se rie d'elle-même. Les éclats de rire sont de rares et précieux ciments capables de faire tenir debout les tours de Babel.

Etre lucide sur l'état de notre monde *putréfié, gerbant et nauséux* n'empêche nullement de savourer la joie du rire. Ce parti pris est même vivement conseillé lorsque l'on désire fuir la tristesse de la résignation ou le fatalisme de tous les curés. Affirmer le contraire serait d'ailleurs faire insulte aux victimes d'injustices et d'abjections, pour qui le rire demeure souvent le seul lien ténu qui les relie à la vie, si coriace. Au contraire de toutes les fripouilles qui font métier de feindre de s'inquiéter de leur sort, elles n'ont rien à perdre.

---

<sup>1</sup> Nous aurons résumé la théorie publicitaire une fois évoqués deux autres de ses axiomes : le sexe et la récupération de subversions passées. Notre intention n'est pas de railler les publicitaires en montrant qu'ils n'ont pas beaucoup d'idées il faut leur reconnaître le mérite d'être efficaces, puisqu'ils parviennent à faire acheter. Nous voudrions simplement leur dire qu'ils ne nous font pas rire, que nous ne voulons ni de leur amour à vendre ni de leurs mannequins truqués et que leurs belles idées ne servent que les puissants.

<sup>2</sup> Tu ne ris pas car tu penses donc tu suis. Tu ris parce que tu penses que tu penses donc tu es..

L'humour est résistance car il est joie dans la tristesse, vie contre la mort<sup>3</sup>, mais à certaines conditions (sur lesquelles nous reviendront plus loin...). L'humour est un espoir qui a la pudeur de ne pas refouler le désespoir ou la colère, un désir qui penche toujours du côté de la vie.

Avoir le bilieux mauvais goût de manquer d'humour, c'est au choix :

- être dans l'erreur: ne pas rire du malheur car « ça ne se fait pas ! ». Cette maxime inepte est plus que contestable, puisqu'elle suit toujours quelque chose qui, de fait, vient de l'être. Une telle posture a aussi sa variante bourgeoise<sup>4</sup>: on ne rit pas du malheur des autres, car s'ils sont malheureux, c'est qu'ils le méritent bien un peu...

- mettre sa vie en danger : ne pas rire du malheur, car on est fondamentalement triste (et bien rarement du malheur des autres, qu'après tout on ne connaît pas puisqu'on l'évalue à l'aune de ses propres critères)

- être bien mal informé: ne pas rire du malheur, car on ignore son existence

Rire de tout permet de s'assurer que l'on ne se trompe en rien : c'est pour cette raison que le rire perd sa saveur s'il n'est pas absolu. Et un rire absolu ne ménage aucune vanité, aucun pouvoir, aucune morale. Entendons-nous bien : nous qui nous méfions de l'aliénation comme de la vérole et qui tentons de faire en sorte qu'il n'y ait rien au-dessus de nos têtes, sinon les étoiles, nous avons des valeurs. Mais nous gardons à l'esprit qu'elles sont fruits de nos vies et de nos consciences et qu'elles n'ont rien de transcendantal. Il est ainsi possible, et nous en abusons, de se moquer de toutes les morales comme nous savons rire, entre amies (et amis), de nos éthiques<sup>5</sup>. Nous avons en revanche beaucoup de mal à rire avec ceux qui rient des autres sans jamais rire d'eux-mêmes. Le cynisme véritable doit à nos yeux rimer avec révolte et subversion plutôt qu'avec contradiction<sup>6</sup>. C'est ce qu'ont tendance à oublier un peu vite les suffisants imbéciles qui trouvent un air coincé à ceux qu'ils ne font pas rire. Il est de sombres pitres que l'on a vite envie de fuir, des clowns tristes dont l'humour pue la domination. En revanche, le cynisme véritable est un humanisme, et les postures de ceux qui se flattent d'être appelés, à tort, « cyniques » s'accommodent somme toute très bien des piètres valeurs assez modernes que sont l'argent, le mensonge et le conformisme.

Le pseudo cynisme est à la mode et c'est bien pratique, car il permet de ne rien tenter. Ne rien tenter reste pourtant une manière de se tromper, et loin

---

<sup>3</sup> *Quel meilleur exemple que celui de Diogène, sur le point d'être exécuté, chantant à Alexandre : « ôte-toi de mon soleil ! » ? Peut-être préférait-il le Mystère à une vie de mort... Mais sans doute espérait-il, plus prosaïquement, sauver sa peau et la conscience de son bourreau.*

<sup>4</sup> *De toute façon, le bourgeois ne rit jamais complètement : Il sent bien que cela serait trop dangereux pour lui.*

<sup>5</sup> *L'éthique, ça s'explique et ça se défend. La morale, ça s'impose et ça se gobe.*

<sup>6</sup> *La contradiction dans le domaine des idées nourrit la dialectique. La contradiction entre les idées et les actes ne fait qu'engraisser le mensonge.*

d'être la plus glorieuse. Le pseudo cynisme est une posture de cossards<sup>7</sup> qui n'ont pas le courage de se l'avouer.

Les pseudos cyniques modernes jugent inutile, voire pénible, de se fatiguer à réfléchir puisque les idées ne valent rien. Ils oublient ainsi, et c'est navrant, qu'ils ne font que mettre en pratique une idée - vieille d'environ trois millénaires - qui a bien dû valoir quelque chose, puisqu'elle reste fondée aujourd'hui plus que jamais. Le vrai problème est qu'ils ne l'ont visiblement pas comprise, puisqu'ils se contentent de la prostituer. Décréter que les idées ne servent à rien reste une idée, et une idée un peu courte. Le vrai cynique ne rit que des puissants, à l'inverse de nombre de nos contemporains mal éclairés qui croient plus drôle de se moquer de ceux qu'ils jugent inférieurs que de ceux qui les gouvernent. Ils ne font par-là que montrer que ce qu'ils méprisent en fait, au point de le reprocher de façon arbitraire à ceux qu'ils ne connaissent pas, c'est leur propre soumission, leur sale renoncement.

Le pseudo cynique contemporain l'est souvent à regret et, dans l'intimité, aime déclarer dans un soupir tourmenté: « Je voudrais moi aussi que les choses se passent mieux, mais qui n'a jamais vérifié que c'était bien trop compliqué ? ». Dans ces moments, comme dans bien d'autres, le pseudo cynique contemporain est triste. Son rire jaunit toujours puisqu'il se borne à consacrer l'ordre des choses. Le pseudo cynique contemporain constate alors avec aigreur que sa maigre puissance se résume à pouvoir acheter des choses pour croire se changer lui-même. Quoiqu'en « vérité », on peut se dire cynique sans être forcément riche. Il suffit de n'avoir que très peu de pouvoir sur sa propre vie. Il est alors logique que l'on justifie que tout le monde doit se laisser porter et que l'on s'en remette à d'autres pour dicter toutes les règles sociales que l'on appliquera, selon les cas, avec zèle ou fatalisme. N'être maître de rien, naître esclave de tout conduit à la névrose... Mais avec un peu de chance, on peut tenter de s'en guérir en exerçant son pouvoir sur tous ceux qui révèlent l'impuissance et qui ont le malheur de dépendre de notre autorité : les employés, les voisins, les femmes, les enfants, les animaux domestiques ou même ce que d'aucuns s'autorisent à appeler les « amis », sans vraiment savoir ce que c'est. Le pseudo cynisme est en fait une peur : d'ailleurs, en causant un peu, ses défenseurs brandissent toujours l'épouvantail du pire pour se consoler de leur lâcheté. Le pire existe pourtant déjà et se fait souvent en notre nom. Etre pseudo cynique, c'est bien joli, mais c'est faire mine de croire, jusqu'à parfois s'en convaincre, que les *sauveurs suprêmes* puissent occuper des ministères, qu'il y a des guerres propres ou des services secrets humanistes, des technologies infaillibles, des sociétés industrielles ou commerciales qui placeraient le bien commun avant leurs bénéfiques, des riches qui n'auraient rien volé à toutes celles et ceux qui leur ont permis de le devenir. Les choses sont souvent plus compliquées que la façon dont on les présente, mais un des

---

<sup>7</sup> *Nous adorons la paresse dès qu'elle est subversion mais la méprisons quand elle n'est que renoncement.*

nœuds de nos problèmes est bien le suivant : plus un individu a de pouvoir, moins il est capable (même s'il le désirait) de faire en sorte de gouverner dans le sens du bien commun. Et pourtant, l'immense majorité - à la fois consciente que personne ne vaut mieux qu'un autre et convaincue qu'il faut des chefs - continue à abdiquer sa puissance en sa faveur ...

Il est bien sûr conseillé de railler tous les faux naïfs qui disent vouloir sauver les autres pour se sauver eux-mêmes<sup>8</sup>. Ou encore les professionnels clownesques de la contestation déchirés entre le mépris qu'ils éprouvent pour leurs troupes et leur besoin de les séduire, pour garder leur place. Lorsque l'on fréquente les milieux qui disent passer le plus clair de leur temps de temps à essayer de changer les choses, il arrive que l'on soit tenté par le cynisme. Il est certes assez douloureux d'entendre et de voir se mêler des théories bancales et des névroses, des malentendus dialectiques et des a priori. Il est bien difficile en effet de se déclarer en guerre contre les maîtres de la société lorsque l'on accepte de leur laisser le choix des armes. Car c'est bien le cas lorsque l'on combat l'absolutisme par de petites luttes de pouvoir. Lorsque l'on prétend défendre le bien commun en se plaçant toujours au centre. Lorsque l'on revendique l'existence d'autres possibles en restant englués dans celui que l'on veut nous imposer. Lorsque l'on n'affirme que la compétition est néfaste en continuant à se mesurer à tous et à toutes et à chaque instant. Lorsque l'on défend la puissance du collectif... tout seul.

Il faut être capable de vivre vraiment ici et maintenant, ne serait-ce que pour donner l'exemple. Toutes celles et ceux qui disent vouloir changer le monde et se vautrent dans la tristesse sont autant d'armes pour les puissants. Pour être efficace<sup>9</sup> dans cette conduite, il nous semble utile de préférer la joie et la gourmandise à l'aigreur et la culpabilité. Se bercer de l'illusion de se penser « en dehors » d'une société ne suffit pas à déplacer ses lignes mais plutôt à les durcir.

Les conservateurs et réactionnaires de tout poil font leur miel de ces piteux exemples : elles les consolent de leur pétoche<sup>10</sup> et de la stérilité de leurs intelligences<sup>11</sup>. Pourtant, dans la mesure où ce qui ne nous détruit pas nous rend plus forts<sup>12</sup>, nous préférons toujours dans ce domaine le bruit au silence.

---

<sup>8</sup> « Los que se sacrifican por los demás terminan sacrificándose ». *Mar Trafal, Miradas extraviadas*, p.25.

<sup>9</sup> Nous pensons que le critère d'efficacité est objectif (il mesure une quantité et ne juge pas une fin) et refusons de n'en laisser l'usage qu'aux « méchants ».

<sup>10</sup> Présumer de sa force en comptant sur les angoisses de son adversaire ne nous a jamais semblé très brillant. La force véritable n'a pas besoin d'adversaire pour exister.

<sup>11</sup> Ne vas pas croire, lecteur, que nous nous sentons plus intelligents que les autres (les intelligences sont légions, mais trop souvent mal employées, donc tristes). Nous pensons juste être un peu plus libres...

<sup>12</sup> Pardon pour les formules ronflantes et les notes de bas de page qui s'accumulent et qui nuisent à la clarté d'un propos déjà bien nébuleux...

L'avantage que nous garderons toujours sur les imbéciles, c'est qu'eux n'essaient pas de nous convaincre.

S'évertuer à faire le bonheur des gens sans leur demander leur avis ne devient pourtant imbécile ou dangereux que lorsque l'on s'attache à les y forcer. Croire sottement que l'on pourrait, seule ou seul, changer le cours des choses, est ridicule et vaniteux. Mais l'Histoire aussi bien que nos histoires nous ont souvent montré qu'à plusieurs, cela devient volontiers possible et qu'à défaut, y'a moyen de s'gondoler un brin. C'est ce qu'ont du mal à comprendre ceux qui reprochent à leurs semblables d'être « utopiques », en les harcelant de questions sur ce que serait leur solution globale. Outre qu'une solution globale exigerait logiquement de ces geignards une attitude plus audacieuse, la plus blafarde des utopies est bien de considérer qu'il y en aurait « Une ». Les révolutions ont toujours été des milliers de hasards à première vue négligeables. De même qu'elles ont toujours cessé d'être révolutions à partir du moment où elles ont été désignées comme telles.

Juger que certaines conditions de vie sont inacceptables ou qu'être pauvre, c'est fatalement être triste ne fait que montrer que l'on ignore ce qu'est la vie et que l'on a jamais été pauvre... Mais si l'on ne doit pas dire aux gens ce qu'ils doivent faire, nous pensons qu'il est souhaitable d'avoir la cohérence de faire en sorte qu'ils aient le choix entre plusieurs possibles, sans les choisir à leur place, ne serait-ce que parce qu'il est toujours passionnant de bousculer l' « ordre des choses ». C'est un plaisir que semblent ignorer ceux qui répètent sans cesse qu'il faut toujours se taire ou qui passent leur temps à revendiquer l'intime conviction que jamais il faut n'en avoir aucune<sup>13</sup>. C'est en effet préférable lorsque l'on n'est pas susceptible d'en rire, mais tellement savoureux si l'on sourit à l'idée d'être dans l'erreur. En être capable nous éloigne sans doute de la vérité, mais est toujours un pas vers la sagesse...

Parler à la place des autres, c'est toujours parler pour soi. En ce qui nous concerne, ce sont bien nos intérêts que nous défendons quand nous nous attaquons à ceux des maîtres. Nous n'attaquons pas ceux qui se croient puissants pour défendre leurs sujets mais simplement parce que cela nous fait du bien. Quand les pompeux impératifs moraux et l'intérêt personnel se rejoignent, on ne voit pas pourquoi on se priverait. Plutôt que de convaincre les esclaves qu'ils doivent prendre leur part de pouvoir, nous préférons montrer à ceux qui en uséabusent<sup>14</sup> qu'ils ont toujours quelque chose à perdre. Cette posture peut sembler légère. Elle garde néanmoins le mérite de n'avoir jamais été démentie, surtout pas par ceux qui voudraient mettre fin à l'Histoire...

Le concept d'égalité reste bien flou. Il est de nos jours très périlleux de s'entêter à chercher des vérités dialectiquement obscures quand il y a tant de

---

<sup>13</sup> *Avoir un patronyme qui résonne comme le bruit d'une canette jetée dans une poubelle ne suffit pas à égaler Sid Vicious.*

<sup>14</sup> *Quand le pouvoir est complément, ce néologisme s'impose.*

mensonges à mettre en lumière<sup>15</sup>. Comme l'ont à coup sûr dit Diogène, Lao Tseu ou Gandhi, la vérité refusera toujours de s'offrir entière à quiconque et c'est pour cette raison précise qu'il faut toujours essayer de s'en approcher sans espoir de la séduire et en prenant garde à ce que jamais elle ne vous éblouisse... A l'égalité, tant décriée par ceux qui se voudraient nos ennemis<sup>16</sup>, sans doute avec raison puisqu'elle rime avec uniformité, nous préférons la justice, dont ils parlent peu. L'horizon égalitaire ne peut être que bêtement mystique, tandis que la justice est un combat quotidien. Parler de justice n'est pas toujours facile quand on n'aime pas particulièrement les pauvres qui aimeraient être riches. Les pauvres sont souvent comme les riches, mais en moins gênants : Au moins, ils ne peuvent pas tout se permettre parce qu'ils ont de l'argent. Et puis quand on n'aime pas les pauvres, il faut avoir l'honnêteté de reconnaître qu'il y en aurait beaucoup moins s'il n'y avait pas de riches. Enfin, que l'on soit riche ou pauvre, on peut être quelqu'un de bien, sauf quand on est riche. Tout simplement parce que quand on est riche, on croit avoir intérêt à le rester<sup>17</sup> : on est donc conservateur et on risque de ne jamais sentir le frisson de l'incertitude...

Nous sommes également très attachés à la liberté, mais avons encore la naïveté de croire qu'elle s'arrête là où commence celle des autres, voire qu'elle ne commence que là où celle des autres commence à son tour. La liberté que nous chérissons, c'est celle de toujours pouvoir être soi, pas celle de se choisir un rôle. L'actuelle mode idéologique se repaît elle aussi de liberté et en fait une valeur suprême. C'est bien commode lorsque l'on est un petit peu égaré, que l'on se diminue à accorder plus de crédit à la publicité qu'à la réalité. Pourtant, les chantres de la « Liberté » ne sont que des apôtres de la leur, et oublient qu'une valeur universelle ne l'est que si elle peut être partagée par tous. Dans leur triste cas, la liberté n'est jamais un humanisme et s'accompagne toujours de la conviction qu'une partie de l'humanité ne peut être libre que si l'on use de la matraque avec l'autre.

Au mieux, ces oublieux de l'Histoire (qui pour eux, il est vrai, ne sert pas à grand-chose<sup>18</sup>) pensent avoir le culot vulgaire de pouvoir travestir leur ignorance en bon sens et leur indigence existentielle en humanisme. Ils défendent à tout crin une liberté individuelle qui n'est autre qu'un retour... à l'état de nature. Nous pensons avoir plus d'audace, car nous avons de plus

---

<sup>15</sup> *Désolés pour les bigots qui réagissent à la moindre critique en s'écriant : « Mais quelle est donc votre solution ?! ». Il faut être bien fragile et bien religieux pour vouloir sans cesse jeter le bébé avec l'eau du bain et courir après des solutions globales et totales : celles-ci n'existent que dans les sectes. Les plus chimériques ne sont pas ceux que l'on croit...*

<sup>16</sup> *Nous n'avons pour notre part ni le temps ni l'envie de nous chercher des ennemis. Nous reconnaissons pourtant assez vite ceux qui nous en croiraient capables à ceci qu'ils utilisent toujours une police, force de leur ordre.*

<sup>17</sup> *Réflexe universellement vérifié.*

<sup>18</sup> *Les gens qui pensent que l'Histoire, ça ne sert à rien, ça a somme toute quelque chose de réjouissant : ils en seront toujours les cocus.*

ambitieux projets concernant la société humaine. Car aucune liberté ne nous fait peur du moment qu'elle ne remet pas en cause le vivre ensemble<sup>19</sup>. Nous pensons même que les fous qui se contentent de violer les morales, qui se contentent de faire un « mal » symbolique ont toute leur place partout ailleurs que derrière des barreaux<sup>20</sup>.

Au pire, ils revendiquent la liberté comme un droit et une valeur universelle mais réclament toujours plus de châtiments pour ceux qui ne respecteraient pas la leur. Ils aboient qu'il faut faire confiance à l'être humain mais leurs actes transpirent le contraire... On comprend qu'ils ne se sentent pas très bien dans leur peau et qu'ils en deviennent fâcheux, voire istes.

Les pseudos cyniques ne peuvent pas grand-chose contre ceux qui refusent de se contenter d'être satisfaits d'être satisfaits. Ils sont condamnés à faire mine d'en rire en compagnie d'autres pseudo cyniques. En somme, il s'agit toujours de savoir si l'on accepte de contrefaire ce que d'autres ont fait à votre place, ou d'essayer de vivre. ...

Ce n'est pas parce que l'on ne peut pas tout changer que l'on ne peut rien changer.

Et surtout, ce n'est pas parce l'on ne veut rien changer que les choses ne changent pas.

Le cynisme véritable, comme tout outil critique, n'est opérant qu'en cela qu'il permet d'expliquer, de comprendre les choses et d'ouvrir ainsi une possibilité de transformation. La critique doit être joyeuse et créatrice plutôt que triste et léthargique. Il n'y a rien de plus facile que de se repaître de la merde qui nous entoure, que cela soit pour la dénoncer ou pour en rire. Céder à cette facilité, c'est oublier tout le reste. Et le reste doit bien valoir le coup, pour qu'on n'ait pas le courage d'assumer ses opinions en se taillant les veines...

Si l'on nous permet de prendre un peu d'altitude, affirmer que l'on ne peut rien faire, c'est nier son humanité, s'en remettre à un dieu ou à la nature. C'est alors que la condition humaine se vautre dans le tragique.

L'« essence » de la condition humaine n'est pas tragique.

L'« essence » de la condition humaine, c'est sa conscience de n'être pas qu'animale.

---

<sup>19</sup> *Appelez là « communauté » si le mot « société » vous donne des aigreurs. En ce qui nous concerne, nous ne pensons pas être des rêveurs aigris, mais agissants.*

<sup>20</sup> *Enfermer les fous qui dérangent est depuis quelques siècles un bon moyen de s'assurer qu'ils ne dérangeront plus les puissants, qui eux mêmes réclament la liberté de ne pas être dérangés. Celles et ceux qui ne sont ni puissants ni fous feraient bien d'y réfléchir...*



Sa tragédie, c'est de refuser de l'assumer et regretter de n'être pas limace, oie ou mouton.

Sa tragédie, c'est le pouvoir - exercé ou subi - et ses relents de mort.

Sa chance, jusqu'à preuve du contraire, c'est de pouvoir y préférer la vie.

Affres d'affreux freux

Foin de plaintes et de jérémiades,  
Si comme moi tu es un « gentil »  
Nous avons tout de même sur nos cons quelques avantages certains  
Ils sont certes plus nombreux  
Mais beaucoup plus seuls  
Et surtout ils n'ont à partager  
Qu'égoïsme, bêtise et lâcheté  
Nous sommes du bon, du bonnet noir,  
Du bonnet noir et blanc bonnet  
Pardonne-moi ces plaisanteries  
Nous sommes du bon côté :  
Mus par les nerfs de vivre ensemble  
Nous exaltons le courage et l'effort  
De n'être jamais méchanceté  
Ne leur déplaise, nous guettons les moindres miettes d'humanité  
Camarades, gardons espoir,  
Nos cons peuvent faire un pas de côté !

La folie nous guette-t-elle ?

*J'ai pour me guérir du jugement des autres  
toute la distance qui me sépare de moi.*

Admettre comme beaucoup  
que le mensonge nous cerne  
et oser en tirer  
quelques règles de vie...

Bannir l'imposture  
sans pourtant s'en faire gloire.  
Exister selon soi  
avec tous les hôtes...

Ne laisser à personne  
l'utile privilège  
de faire table rase  
au lieu de chacun...

Savoir rendre compte  
du moindre de ses gestes.  
Si ça n'est pas le cas  
ils ne sont pas les tiens...

Sans cesse s'enrichir  
d'avantageux savoirs  
en écoutant les humbles  
qui inventent la vie....

Fréquenter les ivresses  
sans phobie d'en pâtir,  
ne rien craindre de soi  
et aimer à se perdre...

Ne pas trembler d'effroi  
à l'idée que soudain  
tout ce qui t'est secret  
pourrait sourdre et surgir...

Mais se méfier des rêves,

pour vivre le présent,  
Vlad, Achab ou Drogo  
ne puent que la fatigue!

Trouver Chtcheglov glauque,  
Crevel crevé trop tôt,  
Van Gogh agonisant :  
Victoires des ennemis...

Comprendre les suicides  
qui respectent la vie  
Paul, Friedrich, Gilles et Guy,  
respirent toujours un peu...

Railler tous les pouvoirs,  
se rire de tous les maîtres,  
oser piller les riches,  
sans jamais rien garder...

Comprendre des ancêtres  
ou du moins le penser.  
Se préférer vivant,  
rire à ce privilège...

Sentir les gens penser  
et lire dans les gestes,  
en gardant à l'esprit  
que l'on peut se tromper...

Célébrer la raison,  
et se moquer de l'âme,  
mais voir dans un sourire  
une exacte amitié...

Ecouter tous les autres,  
guetter tous les savoirs  
bercé par le bonheur  
de ne pas se mentir.

Ne tolérer aucun  
apparent évangile,  
réalité larvaire  
réduisant à ramper.

Voir dans la poésie  
bien plus de vérité  
que dans le dit-réel,  
fantasme séparé.

Se rire des limites  
entre poème et prose.  
Savoir que tous les vers  
ont une bête fonction.

Penser comme personne  
n'a jamais pu penser.  
Refuser à quiconque  
le droit de te vider :

Est-ça être fou ?  
Alors enfermez-nous...  
Ou plutôt,  
Essayez !

## Le retour des bandits

*A Denis Robert et tous les voleurs de poules, à Enric Duran et à bien d'autres...*

La propriété, c'est le vol!  
Rapine qui se pare de vertu et crache sa morale  
Mais où sont les bandits d'antan,  
ceux qui n'ont jamais été dangereux pour le peuple, mais pour tous les  
pouvoirs ?  
Depuis qu'ils ont disparu, les cognes ne traquent plus que les gueux.  
Où sont les temps joyeux où la rousse avait bien autre chose à faire ?  
La fine fleur de la flibuste s'est fanée  
Dans l'ombre de l'avidité, déraison devenue logique  
*Poil au flic!*

Les margoulines du temps présent  
s'offrent des butins de haut vol  
laissant les croquants s'inquiéter des pauvres qui ne volent plus qu'aux  
pauvres.  
Les profitards cumulent et croulent sous le pognon et le pouvoir  
croupissent dans l'ennui, croient à leurs propres mensonges  
et transpirent la peur de perdre qui n'étrangle que lorsque l'on possède.  
Ces gens beaux qui ressemblent ne croient pas faire semblant  
Mais ne font plus rêver que quelques décadents qui ne sauront jamais ce qu'est  
le vrai panache  
*Mort aux vaches!*

Villone les satrapes, durrutisez les riches, lacenairons les tire-sous  
Réaccaparons-nous ce qu'ils nous ont volé  
La fortune d'un seul est une dette à tous  
Et l'argent qui n'existe pas fait exister l'injustice  
Nous ne sommes pas de ces canailles qui ont les mêmes rêves que ceux qui les  
traquent.  
Ceux-là sont déjà tombés, déjà à l'ombre.  
Obsédés du sabotage de l'ordre des choses, nous savons qu'il n'y a pas de  
« méchants »;  
il n'y a que des conflits d'intérêts. Et pour les masquer, leur morale...  
*Vive la sociale !*

Trêve de trêve sociale... Qui sont les batailleurs?

Les pires des crapules ne vivent que par la trique  
Ils pillent leurs vassaux qui, veules et pétochards, rampent à leur rescousse  
Et somment que l'on détrousse les insoumis de leur liberté, richesse  
inestimable

L'Histoire pourtant reste le fait des petits comme nous  
Les écoles des riches ne dégorgeant dans l'ennui que de piteux mensonges  
Les mouvements du monde échappent aux puissants  
Leurs rêves d'immuable, d'éternel et de mort, c'est nos luttes de vie qui  
viennent les briser

*A bas toutes vos prisons !*

« Faut pas être violent », « vive le consensuel », « si tu cries tu te trompes » :  
Refrains qui par temps de catastrophes et sous des airs de rien riment avec  
tyrannie

Nous ne battons personne, n'agitons que des mots au sens propre, pas sale  
Mais nous prenons à cœur ouvert de les faire résonner  
Aux oreilles de ceux qui préfèrent le confort  
D'une « vie » vide de vie, proche du végétal  
La trouille de nos tumultes pourrait vous coûter cher  
Rien n'est plus insupportable que le mépris d'un enfant

*Relaxe pour la colère, perpète pour la peur !*

Si, pleutre comme nous, tu manques de courage pour braquer des banques  
Choisis de te passer des riches et de leur pacotille

Le confort toujours payant de notre époque apparemment si gratuite  
te coûte les yeux de la tête et plus.

Il te condamne à l'allégeance, te fait piétiner ta puissance,  
t'asservit aux sombres férules de la résignation et de la tristesse  
Reconquiers ton existence ! Boute le rien hors de ta vie !

Cesse d'engraisser les vautours vendeurs d'impuissance et d'ennui !

*Rêve génial, grèves générales !*

Ils te vendent leurs idées, leur amour et leurs goûts, leur peurs et leurs torpeurs  
Choisis de te passer de tout ce qui semble aller de soi

Mais qui séparé garde une saveur fadasse, terne et pourrie

Et produis ta vie toi-même avec tes amis

Ceux qui, magiques étoiles, s'en voudraient de mentir

Nous abhorrons les maîtres, car tout maître cultive l'esclave

Répand une si forte et si fascinante rancœur, ressentiment magnétique,

Déjà coupable de tristesse, le maître immonde vole la vie

*Le pouvoir est toujours tout seul*

## Le cerveau sec

Le monde est une varice.  
J'erre au-dessus d'un gouffre.  
Je ne devrais pas écrire  
car j'ai le cerveau sec.

Ni triste ni brumeux,  
pas plus que nostalgique,  
mais terne à en frémir :  
disposé à l'ennui.

Comme vidé de la vie,  
machin privé d'idées,  
apathique trou creux,  
désert sans frisson,

Je pleure les puissances  
qui jadis m'agitèrent  
et me sens cacochyme  
coulé dans le ciment.

Mon monde s'est tassé  
dans un étroit gourbi  
tandis qu'au loin rugit  
l'aigre écho de la norme.

Plus rien n'est plus possible.  
Tout deviendra bien pire.  
Je poisse et je mélasse,  
morose et sans couleur.

Je sais qu'il me faudrait  
aller à la bataille,  
dériver en montagne,  
m'étourdir ou chanter.

Or, merdeux comme tout,  
je n'ose rien, j'hésite.  
Je médite engourdi,  
me reluque moisir.



Mon dedans me fait voir  
tout le dehors en gris  
et plus rien ne m'attache  
A tout ce que j'aimais.

Je pouffe d'affliction  
En parcourant mes lignes,  
saumâtres boursouflures  
d'ego fier et faraud

Je me perçois caillou  
débile en écriture  
jaloux de jalouser  
ce qu'on dit ineffable

Je rechigne à m'user,  
comme tant de scribouillards  
qui recourent aux trucages  
pour feindre d'exister.

J'alors et me prescris  
une poudre d'escampette,  
des éclats de rencontres  
pour écrire à nouveau.

Je me mets à l'affût  
d'une couleur, d'une note,  
d'un soleil ou d'un rire  
Qui me ranimeraient.

Je me connais moi-même,  
je traque les semblables  
qui ignorent tout de moi  
mais se connaissent aussi.

La force qu'ils me donnent  
rend le mensonge instable  
plus farouche qu'un peuple  
qui saurait être libre.

Je sors dans la rue  
et respire le printemps

Ma rue devient Lisbonne,  
nous sommes bien puissants.

Fort et serein, ce chêne  
croisé dans la forêt  
me parle et me murmure  
quelque chose d'humain

Je m'hisse sur la ville,  
m'éclipse vers les lunes  
car je comprends enfin  
un petit peu de tout.

Toutes les nuits prennent fin ;  
celles passées entre amis  
s'évanouissent en laissant  
des aurores magiques.

Nous pouvons à coup sûr  
tout ce que nous voulons,  
gagnons, quoi qu'il en soit  
à toujours essayer.

S'emmêler entre humains  
démolit le mensonge  
le rend aussi fragile  
que toutes les vérités.

Faire un pas de côté  
est la fleur des cames ;  
elle fulgure une ivresse  
qui ne s'englue jamais.

L'irrévérente audace  
de désirer sans cesse  
et de traquer les sens  
tonitruent la sagesse.

De la vie selon soi  
gicent mots en pagaille  
qui nous font souverains,

car défaisant les rois.

Ces branle-bas d'idées  
anodines, ordinaires  
en piquant nos humeurs,  
enluminent le monde.

Cette mystérieuse transe,  
appétit de tumultes,  
Si l'on peut la guetter  
ne s'apprivoise pas.

En nulle part n'existe  
un trésor plus précieux  
que ce rêve éveillé  
refusant de se vendre.

La gale du spectacle  
ne nous rongera plus :  
nous avons l'insolence  
de régner sur nos vies.

La poisse du destin  
nous fait rire à présent.  
Nous savourons l'instant  
et tous ses avènements.

Le troubadour la mort trouva

De baguenaudes en goguettes,  
gourmand de plaisirs à glaner,  
le troubadour (ou bien trouvère)  
curieux de tout caracolait...

Au mépris de tous les mécènes,  
narguant marlous et maquereaux,  
le troubadour donnait aux gueux,  
qui souvent payaient en retour.

Au gré des errances et hasards,  
astre joyeux, soleil discret,  
il faisait briller les étoiles  
et les trous noirs émerveillait.

Sillonnant bourgs et campagnes,  
qui n'étaient pas encore nations  
il butinait, baroque abeille,  
le pollen de ses chansons.

De litres tout entiers de vie,  
à l'alambic de son art,  
il distillait d'exquises fioles  
d'essence d'eau de poésie.

Tantôt accueilli comme un frère,  
parfois craint tel une menace  
il vivait de sourires larges  
et se dérobaient des soupirs.

De temps à autre naissait en lui  
l'envie de poser son fourbi.  
L'aigreur qu'il lisait chez certains  
lui passait dare-dare cette humeur

Non qu'il crût que la plénitude  
fût réservée aux vagabonds ;  
Son équilibre, irrésolu,  
Ne pouvait être que questions.

*« La liberté n'a pas de prix  
- osait-il sans cesse répéter -  
pourtant, je préfère le payer  
qu'être l'esclave d'un destin.*

*La raison des humains résonne  
dès qu'elle ouvre des horizons  
mais elle enferme si elle dompte  
et se change alors en prison »*

À ces ampoulés mots pompeux  
Répondaient piques et quolibets :

*« Tes soliloques hyperboliques  
ne font pas de toi un messie !*

*Tu nous sembles d'ailleurs bien seul.  
Quels fous ont le goût de te suivre ?  
Mouisard pouilleux, traîne-misère  
A quoi bon fuir ton triste sort ? »*

*« Toi qui en ce moment me moques  
as quelque chose d'un augure,  
car toute vérité utile  
a la confiance d'être raillée.*

*Je ne suis rien que mon prophète  
qui fait écho parmi tant d'autres,  
puisqu'il faut rencontrer pour être  
savoir se taire pour parler.*

*La liberté est une puissance  
que tous les pouvoirs inféodent,  
qui ne croît que lorsqu'elle se donne  
se gaspille, se troque entre amis.*

*Je redoute que tu ne m'imites  
car il n'est de plus triste erreur,  
souillée de peur et de violence  
que de désirer être un autre ».*

*« Pour qui te prends-tu, rodomont ?  
Nous n'envions pas ton histoire...  
Si tu juges nos vies piteuses*

*C'est bien que la tienne est pourrie.*

*Car que sais-tu, de nos détours ?  
De nos courses, de nos escalades ?  
Celui qui juge, pauvre bavard,  
est tout fatigué de la vie. »*

*« Je dure de vivre et de voyages,  
d'amours de rires et de cocagnes,  
la mort elle-même m'indiffère  
car elle est un hymne à la vie.*

*Mon secret ? Ne pas en avoir.  
Choisir de ne jamais singer.  
Quêter sans cesse et en tous lieux,  
la sage audace d'exister. »*

Un jour une fade dérive  
porta ses pas en un pays  
qui semblait fatigué de vivre,  
dont rêves et rires étaient absents.

Des serfs atterrés, puant la peur  
Vesses de mainmise et d'ennui,  
se refusèrent à le fêter,  
craignant de mourir pour de bon.

*« Le seigneur de ces lieux est tel  
que nul ne s'oppose à son joug.  
Nous seuls osons le brocarder »  
- lui murmurèrent des enfants.*

Le troubadour comprit alors  
que sa chance l'avait quitté.  
Il voulut fuir mais au soir  
du tyran était prisonnier.

Trônant au milieu d'une cour  
de cabotins et de cafards,  
le despote arrogant mais seul  
croupissait dans la vanité.

Proie d'une amertume diffuse,  
affligé d'un dégoût profond,  
car, maître de toutes et de tous,  
la joie s'obstinait à le fuir.

Rotant sa bile et son ennui,  
des rires qui cachaient des sanglots,  
il fit mander le troubadour  
s'adressa à lui en ces mots :

*« On te dit guilleret, saltimbanque,  
prompt à réjouir, désennuyer  
dérive-moi, fais-nous donc rire  
comme je le fais de mes amis »*

*« Je pourrais certes te parler  
et te distraire dans une langue  
que dans mille ans les érudits  
oseront dire que l'on causa...*

*Mais tu as bien parlé d' « amis » ?  
sont-ce là les limaces qui t'entourent ?  
Les rois n'ont jamais pour comparses  
que les fêrus de la fêrule.*

*Le pouvoir est la plaie de ceux  
qui n'en ont aucun sur leur vie  
et qui, orphelins de puissance,  
étrillent les sages qui rient »*

*« Fieffé barbifiant saltimbanque !  
Tu n'as donc rien d'un turlupin :  
sous tes vertueux airs bouffons  
ronfle un bien moral purotin*

*Tu voudrais donc m'apprendre à vivre,  
me convertir à ton credo,  
me convaincre de ramollir,  
moi qui fais tout ce que je vaux ?*

*« Ne gonfle pas tant ta puissance :  
en réalité tu n'es rien  
se rêver puissant n'est qu'un songe*

*lorsque l'on vit parmi les chiens*

*C'est l'idée que tu te fabriques  
de tes vassaux que tu méprises.  
ils te le rendront bien un jour,  
c'est pour ça qu'au fond, tu les crains.*

*Mais cette peur n'est pas le pire  
de ce que tu dois supporter.  
Le cauchemar insoutenable  
est de ne jamais rencontrer.*

*Car ceux qui comme toi ruminent,  
que les humains sont nains et laids,  
que leurs frères sont de la vermine,  
s'aveuglent de leur propre reflet.*

*Tu méprises les gueux qui te flattent  
car toi qui trônes le sais bien ;  
l'homme soumis à un empire  
ne vaut guère plus qu'un pantin. »*

*« Ton orgueil dépasse donc le mien,  
si tous tes amis te ressemblent.  
Si tu oses dire « je crois en l'Homme »  
Tu es bon à manger du foin !*

*Me penses-tu aveugle et sans cœur ?  
Je me perçois plutôt lucide :  
J'ai choisi d'aider tout prochain...  
qui ne serait pas un péril. »*

*« Il m'arrive, plus qu'à mon tour,  
d'être déçu par des croquants  
qui, égarés par ce qu'ils vivent,  
n'ont d'oreilles que pour les tyrans.*

*Car c'est toi, et tous tes complices  
qui, jaloux de tous les plaisirs,  
condamnent, censurent et punissent  
toute joie frondeuse ou mutine.*

*Je plains ceux qui, au fond, ont peur*



*qui ignorent tout ce qui est autre.  
Résignés, sombres ramenards,  
plombés d'un boulet de lâcheté.*

*Ceux-là qui rêvent de bonheur,  
quand n'existent que les plaisirs  
qui, à exiger le meilleur  
fomentent sans cesse le pire.*

*Les plus naïfs sont bien ceux,  
dépités de leur propre vie,  
qui rêvent de chimères sectaires  
et châtrent ainsi tous les présents.*

*Qui ferme les yeux une fois  
risque d'être aveugle à jamais.  
Qui s'en remet à un destin  
renonce à son humanité. »*

*« Tu me déçois, polichinelle...  
A t'entendre parler ainsi,  
je crois entendre le crucifié.  
Tendrais-tu donc l'autre joue ?*

*Seras-tu aussi volubile  
lorsque l'on te trouera le cuir ?  
Tiendras-tu à coqueriquer  
si au matin tu dois périr ?*

*Oserais-tu boire le calice  
par amour de ta vérité ?  
Avouerais-tu être sans peur,  
Refuser toute soumission ? »*

*« Bien loin de moi cette gloriole,  
car je vis aussi le tourment  
de voir la vie prendre des coups,  
se cacher, soudain, dans le noir.*

*Je ne fuis jamais ces angoisses,  
car ce sont elles qui m'agitent*

*à éprouver bien des puissances,  
à manier la vie comme une arme.*

*Tu ne sauras jamais sans doute,  
ce qui fulgure dans mon corps  
et ce qui vibre dans mon âme,  
lorsque je chante le tumulte.*

*Car qui possède peu de choses  
ne craint que celui qui dispose.  
Ma peur est une peur de perdre  
ce qui ne peut pas s'acheter.*

*Perdre la vie qui étincelle,  
berce et gambille, gaule et ballotte,  
ne me flanque pas les pétoches,  
mais m'inspire bien des regrets. »*

*« Blabla, comme tu me fatigues.  
Quel insolent jacquot tu fais...  
Je goûte pourtant tes délires  
qui me délassent des valets.*

*Mais dis-moi, il faut que je sache  
si comme nombre de tes semblables  
gloire et argent, honneurs et femmes  
pourraient te lier aux plus grands. »*

*« J'ai cru comprendre de mes voyages  
que ceux qui veulent t'enrichir  
avilissent plus qu'ils ne soulagent  
te voudraient aussi méprisable qu'eux.*

*La liberté n'a de frontière  
que lorsqu'elle renonce à elle-même.  
Je crache ainsi sur l'opulence  
Comme le feront mes épigones. »*

*« Tu espères donc être suivi...  
Mais es-tu sûr que ton chemin  
brillera au cœur de la nuit,  
franchira le petit matin ? »*

*Le passé fait souvent mentir  
ceux qui crachent sur le présent.  
Sagace, j'espère l'avenir  
et guette tous les « Maintenant ! »*

*« Ne crois pas qu'un simple mortel  
puisse être nuisible à mon dogme,  
mais tes idées insaisissables  
pourraient être bien dangereuses.*

*Avec remords, crois-le bien  
- tu sais qu'il n'y a pas de méchants –  
Je vais sommer qu'on te supprime  
pour défendre ma vérité. »*

Repu de délicieux moments,  
de beauté qui se précipite,  
le troubadour s'en trouva  
malgré tout bigrement déçu.

« Mourir de bonheur, de bonne heure ? »  
Sans nul scrupule il rendit l'âme  
heureux de devenir poème,  
le troubadour la mort trouva.

## La vérité sur le mensonge de l'âge

*L'enfant : « - Pourquoi ? »*

*L'adulte : « - Pasque c'est comme ça ! »*

Mais quel âge ai-je au juste ?  
Dois-je m'en souvenir ?  
Oserai-je me réjouir  
de l'avoir oublié ?  
Aujourd'hui, suis-je adulte,  
majeur et avisé ?  
Puis-je faire part de mes doutes  
sur l'âge de raison ?

Le jeune en moi s'agite  
contre le vieux grison.  
Leur querelle résonne  
ainsi en mon giron :

« C'est pas beau de mentir !

- ... à des menteurs à qui on ne la fait pas.

- La curiosité est un vilain défaut !

- ... que tu regrettes amèrement d'avoir perdu.

- Ne mets pas tes doigts dans ton nez !

- ... ou cache-toi pour le faire.

- Que veux-tu faire plus tard?

- un peu tout si possible...

- Innocente fadaise... Il te faudra choisir !

Allons, console-toi, tu connaîtras l'amour...

- Je le connais déjà, mais libre de tout rôle.

De toute convention.

Qu'ils soient de ce trottoir ou de celui d'en face,  
toi et tes adultes affichez une identité sexuelle indiscutable.

Si indiscutablement indiscutable qu'il y aurait bien des choses à en dire...

L'amour ne se mesure pas en bouquets achetés.

L'amour est devenir.

La fin des contes de fées

m'effraie comme à chaque fois qu'il est question  
de la fin d'une Histoire.

- ...maaaiis... Tu verras, quand tu vieilliras ...»

- Vieillir, c'est apprendre à mentir si bien  
que l'on oublie qu'on ment.  
Je vois toujours quand tu mens.  
Toi, tu y es tellement habitué  
que tu ne conçois même pas que je puisse m'en apercevoir  
Et encore moins que ma plus grande crainte soit de te ressembler.

- Tu ne sais rien car tu n'as rien vécu !

- D'entre nous deux, qui est le plus naïf ? Je verrai autre chose que toi.  
Vieillir comme toi, c'est s'évertuer à trouver d'autres choses à faire que vivre.  
Ou prendre des médicaments prescrits par des bonimenteurs  
- qui comme tous les charlatans gagnent très bien leur vie -  
parce qu'on a peur de vivre jusqu'au bout.  
Alors que c'est si facile.  
Ça va tellement de soi,  
Que ça ne va de personne d'autre.

- Un adulte n'est pas libre mais responsable !

Comme d'autres l'ont été, je veux être les deux.  
Qui t'a menti à propos de la liberté ?  
Qui donc t'a convaincu qu'elle était une outrance ?  
Si tu es vraiment libre, qui doit le décider ?  
As-tu peur de toi-même, ou de ce que l'on t'a interdit ?  
Qui t'a appris à te venger, sinon ceux que tu contemples ?  
Ceux que tu essaies d'imiter,  
qui t'ont appris à prendre garde.  
A tout ce dont on leur a appris à prendre garde.»

- Sois-donc un peu sérieux !

Les gens sérieux refusent d'entendre qu'il ne faut jamais dire toujours.  
Ils ont tendance à oublier qu'ils changent en même temps que tout le monde.  
Ils se fatiguent à se coucher tard, faire mine de s'étourdir, voire de danser un  
peu.  
L'art de la jungle leur échappe pourtant.  
Ils le pressentent dangereux.  
Les gens sérieux se méfient donc aussi des enfants, ces seigneurs de la bringue.  
Que les enfants comprennent leur est bien accessoire.  
L'important, c'est qu'ils obéissent.  
Les gens sérieux préféreraient souvent ne pas.  
Les gens sérieux ne le sont somme toute pas vraiment.

- Ça commence à bien faire. Je t'intime de taire !

C'est en effet ce que toi et tes adultes savent faire le mieux.  
Ils sont souvent compréhensifs tant que tout se passe selon leurs plans.  
Et puis il y a un moment où les rôles s'inversent...  
L'averti devient colérique  
Le raisonnable ne raisonne plus,  
L'arbitre devient arbitraire,  
Le sensé choisit la violence,  
Le pondéré croit perdre la face,  
L'avisé prend le doute comme une menace,  
L'adulte dévore l'enfant  
Comme il fut lui-même dévoré.  
Croyant user de solutions, il perpétue tous les problèmes.

- Dans le fond, c'est simple : tu es fou.

« La folie n'existe pas ;  
C'est simplement n'avoir personne à qui parler.  
Personne qui te comprenne au moins un peu  
- s'il te comprend un peu, il te comprendra beaucoup -  
N'être entouré que de fous qui se comprennent,  
ou du moins croient se comprendre »

Se dire adulte, c'est croire que l'on peut tout arrêter sans mourir.  
C'est croire que l'on peut canaliser la vie qui tout le temps déborde et fait  
sauter les digues.  
Il y aura toujours des enfants pour défier l'autorité.  
Tous les pouvoirs doivent sans cesse être questionnés.  
La seule règle qui vaille, c'est la légitimité  
et son corollaire indispensable, l'exemplarité.  
L'arbitraire n'est jamais dans la force qui met les mensonges à rude épreuve  
Il est dans la non réponse qui somme de se taire  
On croit que l'on devient adulte à partir du moment où l'on fait des enfants...  
Cela permet de tuer l'enfant qu'on naît et qu'on est et qu'on reste.  
Je suis navré, familles, d'avoir à vous soumettre cette conclusion paradoxale :  
Est adulte celui qui peut rester enfant  
Qui sait rire sous la pluie, railler les boniments  
brocarder tous les cultes, assumer ses errements  
Qui sourit à l'outrage : « T'es con comme un adulte ! »

## Gens de drauche et gens de guôte

C'est toujours un peu con de choisir un côté. Surtout le coté d'un demi-cercle.  
Et puis être assis, à gauche ou à droite, c'est toujours rester stagnant.  
Mais l'avantage de réfléchir à tout ça, c'est que peu de gens de drauche et gens de guôte le font.  
Ils sont trop occupés à s'occuper d'eux et à moquer les gens qui disent ne pas s'occuper que d'eux.

Bien sûr que tout le monde s'occupe de soi.  
Quand on s'occupe des autres, ça ne veut pas dire qu'on ne s'occupe pas de soi.  
Au contraire.

Moi, si être de droite c'est s'occuper de soi, je suis de droite.  
Mais j'ai du mal à m'occuper de moi sans m'occuper des autres.  
Peut-être que je devrais en vouloir à mes parents.  
Or, ils ont aussi fait des enfants de droite.  
Quel pastis !

Les gens de droite, faut pas être trop débile, ils pensent aussi aux autres.  
Mais ils pensent à eux-mêmes avant de penser aux autres.  
Et ils pensent que les gens de gauche, ils font la même chose mais disent le contraire.

C'est un peu vrai : les gens de gauche, ils pensent souvent aux autres parce qu'ils savent que sinon, les autres penseront à eux, et sûrement pas en bien.

Et encore, ça c'est pour les gens de gauche pas trop nigauds.

Les autres, ils sont de gauche parce que leurs parents chéris l'étaient ou leurs cons de vieux ne l'étaient pas.

Ou alors, ils sont de gauche parce que « c'est comme ça ».

Etre de gauche, c'est pourtant s'efforcer d'aller contre ce qui « est comme ça ».

Beaucoup de gens de gauche disent l'être mais ont oublié pourquoi. Ils sont de gauche par tradition.  
Et la tradition, c'est de droite lorsque c'est ce qui est censé ne pas se discuter.  
Ce qui s'installe comme une loi de la gravitation en plus, sauf que c'est culturel

et que ça devient une violence à partir du moment où l'on ne sait plus pourquoi ça existe.

Les gens de gauche sont souvent exaspérants. Les gens de droite le sont toujours.

Les gens de droite et gens de gauche ont une drôle de conception de la démocratie : ils sont d'accord entre eux tant qu'ils n'ont à être d'accord sur rien.

Les gens de droite et gens de gauche ont des amis mais ne savent pas très bien ce que c'est.

Et pour cause. Ils ne savent pas baisser la garde et ne connaissent qu'un sens au « commerce ».

Ils ont des amis parce que ça fait bien d'en avoir.

Parce que ça a l'air plaisant et que ça les embêterait bigrement de laisser ça aux gens de gauche.

Car les gens de gauche ont des amis. Mais ils ne sont pas déçus de la même façon quand ils les perdent.

Les gens de droite et gens de gauche sont contre le fascisme, mais ils ont du mal à supporter la démocratie directe - qui n'est pourtant qu'un pléonisme - parce qu'alors, ça devient trop compliqué tellement ça les dérange.

Alors ils prennent la parole tout le temps ou bien ils se taisent, tout le temps aussi.

Avec les gens de droite et gens de gauche, les choses, elles sont « comme elles sont ».

Les gens de droite et gens de gauche sont toujours un peu sur la défensive, parce qu'être de gauche, c'est essayer de mentir le moins possible.

Ils sont apeurés de tant mentir. Ils voient bien que c'est lorsqu'on ne ment plus que l'on peut commencer à rire.

Les gens de droite et gens de gauche sont toujours un peu jaloux du rire des autres.

C'est bien compréhensible ; leurs rires à eux sont si tristes qu'ils en sentent mauvais.

Ils croient qu'être cyniques et désabusés, ça fait de gauche.

Alors souvent, ils sont nuls en humour.

Les gens de droite et gens de gauche croient souvent que quelqu'un les juge, alors ils se mettent à juger aussi.

Et ça cause des ennuis de santé.



Les gens de drauche et gens de guôte disent que le travail, c'est bien.  
Mais ils adorent le confort de ne pas faire grand-chose et d'accepter les choses  
comme elles viennent.

Les gens de droite m'ont toujours fasciné par leur talent à réconcilier des  
esclaves et leurs maîtres.

A raconter que les choses se font sans qu'on ne puisse rien y faire et continuer  
ainsi à faire en sorte qu'elles se fassent, les choses.

Les gens de droite, ça leur arrive de se croire de gauche. Mais leurs actes  
contredisent leurs beaux discours. Et même, des fois, leurs discours  
contredisent leurs discours.

Etre de droite, c'est être parfois borné, résigné ou stupide. Il nous arrive tous  
d'être de droite...

Mais la différence entre gens de gauche et gens de droite, c'est que les premiers  
essaient - certes un peu naïvement - de ne plus jamais s'y faire prendre.

Les gens de drauche et gens de guôte s'entêtent à répéter que l'injustice les  
afflige mais leur petit confort gluant d'installés trahit leur mensonge, leur peur  
du mieux.

De droite on l'est.

De gauche on le devient.

Même quand quelqu'un de droite disait être de gauche quand il était jeune, il  
s'y prenait déjà à l'époque comme quelqu'un de droite.

Ça ne veut pas dire qu'on n'a pas le droit de changer.

Néanmoins, de droite, on le reste souvent, avec le mot « changement »  
toujours à la bouche.

C'est drôle, parce que les gens de droite sont capables de s'engager, mais c'est  
pour que rien ne change.

Et comme rien n'est immuable, il faut faire preuve de beaucoup de brutalité  
pour se donner l'impression du contraire, déployer des trésors de violence pour  
perpétuer l'inertie...

C'est le problème de beaucoup de gens de drauche et de guôte : ils se  
retrouvent au bout du compte à coudoyer la tyrannie...

La gauche c'est des questions.

La droite c'est des réponses qui n'en seront jamais vraiment.

La gauche, ça ne pourra jamais vraiment fonctionner de façon idéale, mais on  
fera pour le mieux.

La droite, elle ne fera jamais rien car ... « ça déconnera toujours ».

Et puis en catimini, elle fera du coup beaucoup.

Dont du bien dégueulasse, du bien turpide, du bien crapouille.

De ces trucs qui parfois atteignent le consensus entre gens de gens de drauche  
et gens de guôte.

La France est de droite.  
De toute façon, un pays, c'est de droite.  
L'Humanité, en revanche, elle est de gauche.

Les gens de droite, ils croient tout savoir.  
Les gens de gauche, ils pensent tout savoir.

A toi de voir qui se trompe le moins.

A toi de voir si on peut supporter de se tromper.

A toi de voir.

A toi.

## Malpollinaire

Pour avoir fréquenté  
un bon nombre d'ivresses  
J'affirme devant vous,  
voire mieux : je le confesse...

Aucune ne séduit,  
aucune ne chamboule,  
sans amour,  
sans tumulte,  
sans douce mutinerie  
sans subversion joyeuse.

Bref,  
sans poésie...

## Mon bon dieu

*« L'âme se plaît dans notre corps, ne demande pas à s'enfuir »*

Puisque vous insistez,  
obèses de bêtise,  
et que j'aime la vie  
en sauver ma tête  
- vous qui, experts en tranches,  
rêvez de la coupez-  
je consens à mentir,  
et qu'il m'en soit témoin !  
Je sais qu'il n'en a cure,  
je l'avoue : j'ai un dieu.

Un dieu placide, hirsute,  
tout-puissant de bonace ;  
pantoufles, alcools et pipe  
au coin du feu divin.  
Demiurge rigolard,  
bienveillant, débonnaire,  
qui nargue le blasphème  
dont il est fort gourmand,  
et répond illico,  
aux jurements sacrilèges :  
*« Bien peu me chaut mon bon,  
C'est çui qui dit qu'y est! ».*

*« Il y en a parmi vous  
qui bouffent du curé ;  
je leur prédis sans doute  
des selles dures et sèches  
de quoi avez-vous peur  
pour être si médiocre  
Riez donc de moi,  
Soyez plus audacieux !*

*Car il est trop facile  
de moquer des croyances  
en restant convaincu  
d'échapper à tout dogme.  
Calotins et impies,  
restez sages et sagaces,*

*humbles face aux mystères,  
rebelles aux soumissions ».*

Mon dieu jamais ne croise  
de semblable au pinacle  
Langueur et solitude,  
sacré bourdon divin,  
damnation du suprême,  
rythment son quotidien.

Otage des croyants,  
il avoue se morfondre  
à en tomber jaloux  
de nous, ses créatures.  
A quoi bon s'évertuer  
à demeurer suprême  
si l'on est seul à ne  
point pouvoir partager ?

Il en vient à douter  
de sa propre existence,  
voudrait vivre comme nous  
qui vénérons le doute,  
culbutons les credo,  
moquons les vérités.  
L'incertitude n'est  
pas toujours une souffrance ;  
douter, c'est vouloir vivre  
et croire, mourir un peu.

*« Mais notre Dieu n'est pas  
conforme à notre image !  
Il est fourbe et grossier  
d'en faire un tel portrait »*  
crient d'emblée tous ceux qui  
blêmissent à me lire.

*« Bien sûr », répliqué-je  
« mais qui devons-nous croire ?  
les agents de l'église,  
soldats des certitudes,  
matons de l'imposture,  
moroses calotins ?*

*Si ton dieu est magie  
poésie ou prodige,  
aide-toi donc à vivre  
alors il t'aidera ».*

Car quel verbe risible  
que ce tout petit « croire » !  
Si peu d'espace oppose  
erreur et conviction.  
Croire, c'est croasser,  
bien plus souvent que croître.  
Craindre l'immense du doute  
c'est s'entourer de pênes.  
Voir ce que l'on veut voir  
c'est devenir objet,  
se verrouiller l'esprit,  
commencer d'oublier  
que malgré les mensonges,  
les prêtres et les martyrs,  
une foi, qui fût courage,  
est devenue lâcheté.

Mon dieu l'a bien compris,  
mais il n'a pas le choix.  
Pour lui, tout est écrit  
... par lui : quel embarras !  
Souvent, il nous envie  
d'ignorer tout ou presque,  
d'abolir le futur  
dès qu'il devient présent  
et de nous contenter,  
devant tant de mystères  
de chercher à jouir  
d'honnêtes bénéfices.

Car la beauté du monde  
n'est pas le monopole  
de ceux qui en ont peur  
et qui prient, et qui prient.  
Pétochards égarés,  
tout dégonflés de vivre,  
jusqu'à en oublier  
que le monde, c'est Eux.

Il est bien difficile,  
pour ces pauvres broutards,  
de singer le bonheur  
car il n'existe pas,  
mais plus que tout se vit.

Mon bon dieu est surtout  
rires et paysages,  
musiques et justice,  
saugrenues amitiés.  
Talents et qualités  
des affabulateurs,  
rare capacité  
à s'inventer des dieux,  
pour finir par comprendre,  
dans un frisson d'extase,  
qu'au fond, tous les miracles  
sont bel et bien humains.

Que faut-il admirer,  
de ces lames bretonnes,  
de ton regard qui brille,  
de ce ciel étoilé,  
d'un miteux qui dit « non ! »,  
d'une révolte qui tonne  
d'un enfant qui, rêvant,  
ose désobéir ?

La merveille n'est jamais  
dans ce que l'on contemple  
mais dans l'aubaine offerte  
de s'émerveiller.

La magie de la vie  
n'est pas piètre spectacle  
qu'il faudrait contempler  
à prudente distance.  
Apprendre à exister  
ne peut se faire par cœur,  
ne se récite pas,  
et encore moins se joue.  
Cette singulière école,  
pour rester profitable,  
doit être buissonnière

canaille, gouape et bohème.

Mon dieu passe son temps  
à répéter sans cesse  
que ne sait pas douter  
qui ne rit pas de tout.  
*« Et en tout premier lieu,  
riez donc de moi-même !  
Ne confondez jamais  
croissance et vérité.  
Ne prenez pas le risque  
de vivre de chimères,  
subir des boniments,  
peut rendre vénéreux »*

*« Crains le courroux divin  
lorsque tu m'utilises  
par frousse de la mort  
ou honte de ta vie !  
Asticot vaniteux,  
qu'est ce que « pécher » veut dire ?  
Si ce n'est fouler aux pieds  
le premier de tes droits  
qui est celui de vivre ?  
Connais-tu deux des plus  
sinistres sacrilèges ?  
se suffire d'imiter,  
habiter le néant,  
boudier le privilège  
de pouvoir être soi ».*

*« Ils gardent le beau rôle  
ceux de vous qui condamnent,  
qui blâment, qui censurent,  
pour se faire oublier.  
Ceux qui n'ont à la bouche  
que « châtimeurs divins »  
Ouvrez les yeux, jochrists!  
car je n'y suis pour rien.  
Le blâme est inventé  
par vos malins semblables  
ce sont bien des mortels  
qui dictent le calvaire ».*



*« Mollusques offusqués  
par de faux sacrilèges !  
Ignorez-vous qu'il est  
de saintes hérésies ?  
Vous qui tous vous targuez  
de vénérer la vie :  
elle n'est pas abandon,  
mais toujours découverte.  
Subtil déséquilibre,  
désordre et harmonie,  
torrent de boue magique  
qu'il est vain d'endiguer ».*

Mon Dieu parfois ricane,  
- c'est quand il a trop bu -  
lorsqu'il voit qu'en son nom  
nous immondons le monde.  
Il peste qu'on l'invoque,  
implore qu'on le néglige,  
n'est alors que menace  
de se faire oublier.

Il se console pourtant,  
dès qu'il entend des rires,  
des chahuts, des chansons  
et de joyeux tumultes.  
Car ceux qui les colportent,  
plus qu'avec un fétiche,  
gagnent à s'entretenir  
avec le Monde Entier.

## Muerte

Et puis, des fois, la mort fait irruption  
Une mort terrible contre laquelle on ne peut rien  
que vivre

## Un somme nié

*« Quelle gloire nocturne que d'être grand sans être rien ! »*

Un somme nié  
aux insomniaques de la soumission  
réfractaires à la norme bourgeoise  
qui rêve que l'obscur soit sans réserve  
Insomniaques de la vigilance  
rebelles à l'apathie  
dans la nuit les plus fous veillent soudain sur la ville

Et les idées réveillent et s'agitent dans la jalousie  
d'un monde enfin nouveau  
pendant que l'ancien ronfle  
les utopies surgissent  
étonnées d'être là  
hilares d'exister  
comme existent les songes

Tout bruit devient alors  
une douce subversion  
Artaud dans son décor à corps d'écorchés vifs  
s'en trouve soudain paisible  
Qui ne vit pas le jour  
ignore la puissance  
que confère la torpeur  
de ténèbres prodigues

Il nous arrive ainsi de tomber amoureux  
de minces fulgurances  
précédant le sommeil  
Insaisissables images qui nous tiennent éveillés  
mirages moutonnants  
comètes inconcevables  
pensées époustouflantes, belles comme la liberté

Le noir angoisse ceux  
qui survivent le jour  
et qui la nuit venue

rêvent d'ordre et de silence.  
Le monde se construit pourtant  
comme nous, à chaque instant  
et il vaut mieux en rire que mesurer le temps.

La fatigue bien sûr,  
biscorne l'entendement  
mais libère les hasards,  
affûte les intuitions.

Culbutons tous les dogmes  
et cultivons la brume  
l'aube qui en naîtra sera toujours nouvelle

La nuit a le précieux mérite  
de déglisser le jour et ses folles certitudes  
Les idées brillent d'être bleues  
baroques et byzantines  
géantes, gymnopédiques.  
Et s'il nous est permis de donner un conseil :  
Goûtez enfin aux rêves  
qui se vivent éveillés

L'insomnie c'est aussi  
bamboches et ribouldingues  
quels que soient vos conseils, nous renâclons toujours  
lorsque que nous vivons, à quitter des amis  
Ne fût-ce que pour une heure  
ce temps rare et précieux  
est divinement offert  
à gaspiller l'indispensable luxe  
de pouvoir être soi

La fatigue est d'abord cadette de l'ennui  
La joie nous rabiboche  
et l'amitié restaure  
Vous dormez ? Nous dansons !  
Voguons de port en port  
traversons des tempêtes d'ivresse  
des grains de métaphores  
Giclons de rires bradés  
Et pourtant si précieux car fugaces et fuyants

Pour vous tous mes amis,  
Je claque mon sommeil  
Délice dont je suis par ailleurs fort gourmand  
Je dormirai demain! Délectable supplice...  
Assouvi de vos rires et de tous nos enfin!  
Dépensons-donc une part de notre capital de rêve à rêver éveillés  
Fatiguons-nous de vie pour savourer le sommeil  
Et ses psychotroperies

Tant qu'il y a des étoiles, qui parfois brillent à en faire peur,  
Nous nous trouverons dessous  
A perdre notre temps à gagner de la vie  
A se suffire de moments oubliés le lendemain  
qui laissent des buées riantes pour belle lurette  
Ami-e-s, faisons l'amour !  
comme la lune muette  
raconte des histoires  
qu'il doit être interdit  
d'interdire aux enfants

## Epigraphes – index des auteurs cités

- Artaud Antonin
- Grogan Emmet
- Michaux Henri
- Nesta Marley Robert
- Nietzsche Friedrich
- Pessoa Fernando
- Polla Record (La)
- Red (Big) et Morry (Dady)
- Rugaux Victor
- Supervielle Jules